
PALLI


LIVRES-ANTIQUITÉS-BEAUX-ARTS
MUSEO 18-PIAZZA VITTORIA N°4
FRANCESCO PERRELLA
NAPLES



ŒUVRES
CHOISIES
DE
Mme DE GRAFIGNY.


BIBLIOTECA · LUCCHESI



gravé p. Delvaux

Édition de Cazin

ŒUVRES CHOISIES DE Mme DE GRAFIGNY ;

AUGMENTÉES DES LETTRES D'AZA.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIII.

Vers à Madame de Grafigny, sur Cénie.

JE reviens de ta Comédie,
GRAFIGNY, les larmes aux yeux.
Que j'aime ta tendre Amie,
Et ses sentimens généreux!
Dans son Portrait que tu nous traces,
Que de charmes, que d'agrémens!
Que de vertus & que de graces!
Que d'esprit, que de sentimens!
Quelle délicatesse extrême!
Que d'héroïsme en tes Portraits!
Ah! qu'il faut en avoir soi-même,
Pour s'exprimer comme tu fais!

VIE
DE MADAME DE GRAFIGNY,
DE L'ACADÉMIE DE FLORENCE,

Tirée de quelques Ouvrages périodiques.

MADAME DE GRAFIGNY étoit née en Lorraine, & eſt morte à Paris le 12 Décembre 1758, dans la ſoixante-quatrieme année de ſon âge. Elle ſe nommoit *Françoiſe d'Apponcourt.* Elle étoit fille unique de François Henri d'Iſſembourg, Seigneur d'Happon-

court, de Greux & autres lieux, Lieutenant des Chevaux Légers, Major des Gardes de Son Alteſſe Royale Léopold Premier, Duc de Lorraine, & Gouverneur de Boulay & de la Sarre. Sa mere ſe nommoit Marguerite de Seaureau, fille d'Antoine de Seaureau, Baron de Houdemon & de Vaudœuvre, premier Maître-d'Hôtel du même Duc Léopold. Le pere de Madame de Grafigny, ſorti de l'ancienne & illuſtre Maiſon d'Iſſembourg en Allemagne, ſervit en France dans ſa jeuneſſe. Il fut Aide-de-Camp du Maréchal de Bouflers au Siége de Namur. Louis XIV, content de ſes ſervices, le reconnut Gentilhomme en France, comme il l'étoit en Allemagne, & confirma tous ſes Titres. Il s'attacha depuis à la Cour de Lorraine.

Sa fille fut mariée à M. François Huguet de Grafigny, Exempt des Gardes-du-Corps, & Chambellan du Duc de Lorraine. Elle eut beaucoup à souffrir de son mari. Après bien des années d'une patience héroïque, elle en fut séparée juridiquement. Elle en avoit eu quelques enfans, morts en bas âge avant leur pere.

Madame de Grafigny étoit née sérieuse, & sa conversation n'annonçoit pas tout l'esprit qu'elle avoit reçu de la nature. Un jugement solide, un cœur sensible & bienfaisant, un commerce doux, égal & sûr, lui avoient fait des amis long-tems avant qu'elle pensât à se faire des Lecteurs.

Mademoiselle de Guise, venant à Paris épouser M. le Duc de Richelieu,

amena avec elle Madame de Grafigny; peut-être ſans cette circonſtance n'y feroit-elle jamais venue : du moins l'état de ſa fortune ne lui permettoit gueres d'y ſonger; & d'ailleurs elle ne prévoyoit pas plus que les autres, la réputation qui l'attendoit dans cette Capitale. Pluſieurs Gens d'eſprit réunis dans une Société où elle avoit été admiſe, la forcerent de fournir quelque choſe pour le *Recueil de ces Meſſieurs*, volume *in*-12, qui parut en 1745. Le Morceau qu'elle donna eſt le plus conſidérable du Recueil; il eſt intitulé : *Nouvelle Eſpagnole; le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices.* Le titre même, comme on voit, eſt une maxime, & tout le Roman en eſt rempli. Cette bagatelle ne fut pas goûtée par quelques-uns

des Aſſociés. Madame de Grafigny fut piquée des plaiſanteries de ces Meſſieurs ſur ſa *Nouvelle Eſpagnole ;* &, ſans rien dire à la Société, elle compoſa les *Lettres d'une Péruvienne*, qui eurent le plus grand ſuccès. Peu de tems après elle donna au Théatre François, avec des applaudiſſemens qui ne ſe ſont point démentis, *Cénie*, en cinq Actes en Proſe. C'eſt une des meilleures Pieces que nous ayons dans le genre attendriſſant.

La Fille d'Ariſtide, autre Comédie en Proſe, n'eut point, à la repréſentation, le même ſuccès que *Cénie*. Elle a paru imprimée après la mort de Madame de Grafigny. On dit que l'Auteur, le jour même de ſa mort, en avoit corrigé la derniere épreuve. On aſſure auſſi que le peu de ſuccès de

cette Piece au Théatre, n'a pas peu contribué à la maladie dont elle eſt morte. Madame de Grafigny avoit cet amour-propre louable, pere de tous les talens; une Critique, une Épigramme lui cauſoit un véritable chagrin, & elle l'avouoit de bonne foi.

Outre ces deux Drames imprimés, Madame de Grafigny a laiſſé un petit Acte de Féerie intitulé *Azor*, qui a été joué chez elle, & qu'on la détourna de donner aux Comédiens. Elle a de plus compoſé trois ou quatre Pieces en un Acte, qui ont été repréſentées à Vienne par les Enfans de l'Empereur. Ce ſont des ſujets ſimples & moraux, à la portée de l'auguſte Jeuneſſe qu'elle vouloit inſtruire.

Leurs Majeſtés l'Empereur & l'Impératrice Reine de Hongrie & de

Bohême l'honoroient d'une eſtime particuliere, & lui faiſoient ſouvent des préſens (1), ainſi que leurs Alteſſes Royales le Prince Charles & la Princeſſe Charlotte de Lorraine, avec leſquelles elle avoit même la diſtinction d'être en commerce de Lettres. Elle a légué ſes Livres à feu M. Guymond de la Touche, Auteur de la moderne Tragédie d'Iphigénie en Tauride, & de l'Épître à l'Amitié. Il n'a joui qu'un an de ce don, étant mort lui-même au mois de Février de cette année 1760. Elle a laiſſé tous ſes Papiers à un Homme de Lettres, ſon ami depuis trente années, avec la liberté d'en diſpoſer comme il le jugeroit à propos.

(1) L'Empereur (François Premier) a donné une Penſion conſidérable à Madame de Grafigny. *Année Littéraire 1756, Tome premier, page 112.*

On peut juger de l'esprit de Madame de Grafigny par ses Ouvrages ; ils sont entre les mains de tout le monde : on peut juger de son ame par ses amis ; elle n'en a eu que d'estimables : leurs regrets font son éloge. Le fond de son caractere étoit une sensibilité & une bonté de cœur sans exemple. Elle faisoit tout le bien qu'elle pouvoit faire. On ne sait presque aucune particularité de sa vie, parce qu'elle étoit simple & modeste, & ne parloit jamais d'elle. Seulement on sait que sa vie n'a été qu'un tissu de malheurs; & c'est dans ces malheurs qu'elle aura puisé en partie cette douce & sublime Philosophie du cœur, qui caractérise ses Ouvrages, & les fera passer à la postérité.

AVERTISSEMENT.



AVERTISSEMENT.

SI la vérité qui s'écarte du vraiſemblable perd ordinairement ſon crédit aux yeux de la raiſon, ce n'eſt pas ſans retour; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grace devant ſon tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'Editeur de cet Ouvrage, en préſentant au Public les Lettres d'une jeune Péruvienne, dont le ſtyle & les penſées ont ſi peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuſe qu'un injuſte préjugé nous a fait prendre de ſa nation.

Enrichis par les précieuſes dépouilles du Pérou, nous devrions au moins regarder les habitans de cette partie du monde, comme un peuple magnifique; & le ſentiment du reſpect ne s'éloigne guere de l'idée de la magnificence.

Mais toujours prévenus en notre

faveur, nous n'accordons du mérite aux autres nations, qu'autant que leurs mœurs imitent les nôtres; que leur langue se rapproche de notre idiôme: Comment peut-on être Persan (1)?

Nous méprisons les Indiens; à peine accordons-nous une ame pensante à ces peuples malheureux: cependant leur histoire est entre les mains de tout le monde; nous y trouvons par-tout des monumens de la sagacité de leur esprit, & de la solidité de leur philosophie.

Un de nos plus grands Poëtes (2) a crayonné les mœurs Indiennes dans un Poëme dramatique, qui a dû contribuer à les faire connoître.

Avec tant de lumieres répandues sur le caractere de ces peuples, il semble qu'on ne devroit pas craindre de voir passer pour une fiction des Lettres originales, qui ne font que développer ce que nous connoissons déja de l'esprit vif

(1) Lettres Persannes.

(2) M. de Voltaire, dans Alzire.

& naturel des Indiens ; mais le préjugé a-t-il des yeux ? Rien ne rassure contre son jugement, & l'on se seroit bien gardé d'y soumettre cet Ouvrage, si son empire étoit sans bornes.

Il semble inutile d'avertir que les premieres Lettres de Zilia ont été traduites par elle-même : on devinera aisément, qu'étant composées dans une langue, & tracées d'une maniere qui nous sont également inconnues, le recueil n'en seroit pas parvenu jusqu'à nous, si la même main ne les eût écrites dans notre langue.

Nous devons cette traduction au loisir de Zilia dans sa retraite, à la complaisance qu'elle eut de la communiquer au Chevalier Déterville, & à la permission qu'il obtint de la garder.

On connoîtra facilement aux fautes de Grammaire & aux négligences du style, combien on a été scrupuleux de ne rien dérober à l'esprit d'ingénuité qui regne dans cet Ouvrage. On s'est contenté de supprimer un grand nombre

de figures hors d'usage dans notre style, on n'en a laissé que ce qu'il en falloit pour faire sentir combien il étoit nécessaire d'en retrancher.

On a cru aussi pouvoir, sans rien changer au fond de la pensée, donner une tournure plus intelligible à de certains traits métaphysiques, qui auroient pu paroître obscurs. C'est la seule part que l'on ait à ce singulier Ouvrage.



INTRODUCTION
HISTORIQUE
AUX LETTRES PÉRUVIENNES.

IL n'y a point de peuple dont les connoiſſances ſur ſon origine & ſon antiquité ſoient auſſi bornées que celles des Péruviens. Leurs annales renferment à peine l'hiſtoire de quatre ſiecles.

Mancocapac, ſelon la tradition de ces peuples, fut leur Légiſlateur & leur premier Inca. Le Soleil, diſoit-il, qu'ils appelloient leur pere, & qu'ils regardoient comme leur dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivoient depuis long-tems, leur envoya du ciel deux de ſes enfans, un fils & une fille,

pour leur donner des loix, & les engager, en formant des villes & en cultivant la terre, à devenir des hommes raiſonnables.

C'eſt donc à *Mancocapac*, & à ſa femme *Coya-Mama-Oello-Huaco*, que les Péruviens doivent les principes, les mœurs & les arts, qui en avoient fait un peuple heureux, lorſque l'avarice, du ſein d'un monde dont ils ne ſoupçonnoient pas même l'exiſtence, jetta ſur leurs terres des tyrans, dont la barbarie fit la honte de l'humanité & le crime de leur ſiecle.

Les circonſtances où ſe trouvoient les Péruviens, lors de la deſcente des Eſpagnols, ne pouvoient être plus favorables à ces derniers. On parloit depuis quelque tems d'un ancien oracle, qui annonçoit qu'*après un certain nombre de Rois, il arriveroit dans leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avoit jamais vus, qui envahiroient leur royaume, & détruiroient leur religion.*

Quoique l'astronomie fût une des principales connoissances des Péruviens, ils s'effrayoient des prodiges, ainsi que bien d'autres peuples. Trois cercles qu'on avoit apperçus autour de la Lune, & sur-tout quelques cometes, avoient répandu la terreur parmi eux; une aigle poursuivie par d'autres oiseaux, la mer sortie de ses bornes, tout enfin rendoit l'oracle aussi infaillible que funeste.

Le fils ainé du septieme des Incas, dont le nom annonçoit dans la langue Péruvienne la fatalité de son époque (1), avoit vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens. Une barbe longue, une robe qui couvroit le spectre jusqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menoit en lesse; tout cela avoit effrayé le jeune Prince, à qui le fantôme avoit dit qu'il étoit

(1) Il s'appelloit *Yàhuarhuocac;* ce qui signifioit littéralement, *Pleure-Sang.*

fils du Soleil, frere de *Mancocapac*, & qu'il s'appelloit *Viracocha*. Cette fable ridicule s'étoit malheureusement conservée parmi les Péruviens : & dès qu'ils virent les Espagnols avec de grandes barbes, les jambes couvertes, & montés sur des animaux dont ils n'avoient jamais connu l'espece, ils crurent voir en eux les fils de ce Viracocha, qui s'étoit dit fils du Soleil, & c'est de-là que l'usurpateur se fit donner par les ambassadeurs qu'il leur envoya le titre de Descendant du dieu qu'ils adoroient.

Tout fléchit devant eux : le peuple est par-tout le même. Les Espagnols furent reconnus presque généralement pour des dieux, dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus considérables & par les hommages les plus humilians.

Les Péruviens s'étant apperçus que les chevaux des Espagnols mâchoient leurs freins, s'imaginerent que ces

monſtres domptés, qui partageoient leur reſpect, & peut-être leur culte, ſe nourriſſoient de métaux; ils alloient leur chercher tout l'or & l'argent qu'ils poſſédoient, & les entouroient chaque jour de ces offrandes. On ſe borne à ce trait pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, & la facilité que trouverent les Eſpagnols à les ſéduire.

Quelqu'hommage que les Péruviens euſſent rendu à leurs tyrans, ils avoient trop laiſſé voir leurs immenſes richeſſes pour obtenir des ménagemens de leur part.

Un peuple entier, ſoumis & demandant grace, fut paſſé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés laiſſerent les Eſpagnols les maîtres abſolus des tréſors d'une des plus belles parties du monde. *Méchaniques victoires*, s'écrie Montaigne (1) en ſe rappellant le vil objet de ces conquêtes!

(1) Tom. V. Chap. VI. des Coches.

jamais l'ambition, ajoute-t-il, *jamais les inimitiés publiques ne pousserent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités ou calamités si misérables.*

C'est ainsi que les Péruviens furent les tristes victimes d'un peuple avare, qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi & même de l'amitié. L'ignorance de nos vices, & la naïveté de leurs mœurs les jetterent dans les bras de leurs lâches ennemis. En vain des espaces infinis avoient séparé les villes du Soleil de notre monde, elles en devinrent la proie & le domaine le plus précieux.

Quel spectacle pour les Espagnols, que les jardins du temple du Soleil, où les arbres, les fruits & les fleurs étoient d'or, travaillés avec un art inconnu en Europe! Les murs du temple revêtus du même métal, un nombre infini de statues couvertes de pierres précieuses, & quantité d'autres richesses inconnues

jusqu'alors, éblouirent les conquérans de ce peuple infortuné. En donnant un libre cours à leurs cruautés, ils oublierent que les Péruviens étoient des hommes.

Une analyse aussi courte des mœurs de ces peuples malheureux que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes, terminera l'Introduction qu'on a crue nécessaire aux Lettres qui vont suivre.

Ces peuples étoient en général francs & humains; l'attachement qu'ils avoient pour leur religion les rendoit observateurs rigides des loix qu'ils regardoient comme l'ouvrage de *Mancocapac*, fils du Soleil qu'ils adoroient.

Quoique cet astre fût le seul dieu auquel ils eussent érigé des temples, ils reconnoissoient au-dessus de lui un Dieu créateur, qu'ils appelloient *Pachacamac*; c'étoit pour eux le *grand nom*. Le mot de *Pachacamac* ne se prononçoit que rarement & avec des signes

de l'admiration la plus grande. Ils avoient aussi beaucoup de vénération pour la Lune, qu'ils traitoient de femme & de sœur du Soleil. Ils la regardoient comme la mere de toutes choses; mais ils croyoient, comme tous les Indiens, qu'elle causeroit la destruction du monde, en se laissant tomber sur la terre, qu'elle anéantiroit par sa chûte. Le tonnerre, qu'ils appelloient *Yalpor*; les éclairs & la foudre passoient parmi eux pour les ministres de la justice du Soleil, & cette idée ne contribua pas peu au saint respect que leur inspirerent les premiers Espagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des instrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit établie chez les Péruviens; ils croyoient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

L'or, & tout ce qu'ils avoient de

plus

plus précieux, composoient les offrandes qu'ils faisoient au Soleil. Le *Raymi* étoit la principale fête de ce dieu, auquel on présentoit dans une coupe du *mays*, espece de liqueur forte, que les Péruviens savoient extraire d'une de leurs plantes, & dont ils buvoient jusqu'à l'ivresse après les sacrifices.

Il y avoit cent portes dans le temple superbe du Soleil. L'Inca régnant, qu'on appelloit le Capa-Inca, avoit seul droit de les faire ouvrir ; c'étoit à lui seul aussi qu'appartenoit le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce temple.

Les Vierges consacrées au Soleil y étoient élevées presque en naissant, & y gardoient une perpétuelle virginité, sous la conduite de leurs *Mamas*, ou gouvernantes, à moins que les loix ne les destinassent à épouser des Incas, qui devoient toujours s'unir à leurs sœurs, ou, à leur défaut, à la premiere Princesse du Sang, qui étoit

Vierge du Soleil. Une des principales occupations de ces Vierges, étoit de travailler aux diadêmes des Incas, dont une eſpece de frange faiſoit toute la richeſſe.

Le temple étoit orné des différentes idoles des peuples qu'avoient ſoumis les Incas, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richeſſe des métaux & des pierres précieuſes dont il étoit embelli, le rendoit d'une magnificence & d'un éclat dignes du dieu qu'on y ſervoit.

L'obéiſſance & le reſpect des Péruviens pour leurs Rois étoient fondés ſur l'opinion qu'ils avoient que le Soleil étoit le pere de ces Rois. Mais l'attachement & l'amour qu'ils avoient pour eux étoient le fruit de leurs propres vertus, & de l'équité des Incas.

On élevoit la jeuneſſe avec tous les ſoins qu'exigeoit l'heureuſe ſimplicité de leur morale. La ſubordination n'effrayoit point les eſprits, parce qu'on en montroit la néceſſité de très-bonne

heure, & que la tyrannie & l'orgueil n'y avoient aucune part. La modeſtie & les égards mutuels étoient les premiers fondemens de l'éducation des enfans. Attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étoient chargés de les inſtruire arrêtoient les progrès d'une paſſion naiſſante (1), ou les faiſoient tourner au bien de la ſociété. Il eſt des vertus qui en ſuppoſent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Péruviens, il ſuffit de dire qu'avant la deſcente des Eſpagnols, il paſſoit pour conſtant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

Les *Amautas*, Philoſophes de cette nation, enſeignoient à la jeuneſſe les découvertes qu'on avoit faites dans les ſciences. La nation étoit encore dans l'enfance à cet égard; mais elle étoit dans la force de ſon bonheur.

(1) Voyez les Cérémonies & Coutumes Religieuſes. Diſſertations ſur les Peuples de l'Amérique, chap. 13.

Hasavec, composoient des especes de Tragédies & des Comédies, que les fils des *Caciques* (1), ou des *Curacas* (2) représentoient pendant les fêtes devant les Incas & toute la Cour.

La morale & la science des loix utiles au bien de la société étoient donc les seules choses que les Péruviens eussent apprises avec quelque succès. *Il faut avouer*, (dit un Historien (3)) *qu'ils ont fait de si grandes choses, & établi une si bonne police, qu'il se trouvera peu de nations qui puissent se vanter de l'avoir emporté sur eux en ce point.*

(1) Caciques, espece de Gouverneurs de Province.

(2) Souverains d'une petite contrée. Ils ne se présentoient jamais devant les Incas & les Reines, sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la Province où ils commandoient.

(3) Puffendorff, Introd. à l'Hist.

LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIERE.

Les Espagnols entrent avec violence dans le Temple du Soleil, en arrachent Zilia, qui conserve heureusement ses Quipos, *avec lesquels elle exprime ses infortunes & sa tendresse pour Aza.*

AZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent & sont dissipés avant d'arriver jusqu'à toi, en vain je t'appelle à mon secours, en vain j'attends que tu viennes briser les chaînes de mon esclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore sont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux surpassent-ils les miens !

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une nation barbare, devroit faire couler mes larmes, & ma douleur, mes craintes, mon déſeſpoir ne ſont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeſte ou inutile ? Cruelle alternative ! mortelle inquiétude ! ô mon cher Aza ! que tes jours ſoient ſauvés, & que je ſuccombe, s'il le faut, ſous les maux qui m'accablent.

Depuis le moment terrible (qui auroit dû être arraché de la chaîne du tems, & replongé dans les idées éternelles,) depuis le moment d'horreur où ces Sauvages impies m'ont enlevée au culte du ſoleil, à moi-même, à ton amour, retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication avec nos citoyens, ignorant la langue de ces hommes féroces dont je porte les fers, je n'éprouve que les effets du malheur, ſans pouvoir en découvrir la cauſe. Plongée dans un abîme d'obſcurité, mes jours ſont ſemblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes raviſſeurs ne le ſont pas même de

mes larmes ; ſourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon déſeſpoir.

Quel eſt le peuple aſſez féroce pour n'être point ému aux ſignes de la douleur ? Quel déſert aride a vu naître des humains inſenſibles à la voix de la nature gémiſſante ? Les barbares ! Maîtres du Yalpor (1), fiers de la puiſſance d'exterminer, la cruauté eſt le ſeul guide de leurs actions. Aza ! comment échapperas-tu à leur fureur ? où es-tu ? que fais-tu ? ſi ma vie t'eſt chere, inſtruis-moi de ta deſtinée.

Hélas ! que la mienne eſt changée ! comment ſe peut-il que des jours, ſi ſemblables entr'eux, aient, par rapport à nous, de ſi funeſtes différences ? Le tems s'écoule, les ténebres ſuccedent à la lumiere, aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; & moi, du ſuprême bonheur, je ſuis tombée dans l'horreur du déſeſpoir, ſans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux paſſage.

Tu le ſais, ô délices de mon cœur ! ce

(1) Nom du Tonnerre.

jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avoit inspiré pendant la nuit, je courus à mes Quipos (1); & profitant du silence qui régnoit encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leur secours, je rendrois immortelle l'histoire de notre amour & de notre bonheur.

A mesure que je travaillois, l'entreprise me paroissoit moins difficile, de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenoit sous mes doigts, une peinture fidelle de nos actions & de nos sentimens, comme il étoit autrefois l'interprete de nos pensées, pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

(1) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs dont les Indiens se servoient, au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des troupes & le dénombrement du peuple. Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en servoient aussi pour transmettre à la postérité les actions mémorables de leurs Incas.

Toute entiere à mon occupation, j'oubliois le tems, lorſqu'un bruit confus réveilla mes eſprits, & fit treſſaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes (1) s'ouvroient pour laiſſer un libre paſſage au ſoleil de mes jours; je cachai précipitamment mes Quipos ſous un pan de ma robe, & je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible ſpectable s'offrit à mes yeux! jamais ſon ſouvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du temple enſanglantés, l'image du Soleil foulée aux pieds, des ſoldats furieux pourſuivant nos Vierges éperdues, & maſſacrant tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage: nos Mamas (2) expirantes ſous leurs coups, & dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre, les gémiſſemens de l'épouvante, les cris

(1) Dans le temple du Soleil il y avoit cent portes; l'Inca ſeul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

(2) Eſpece de Gouvernantes des Vierges du Soleil.

de la fureur répandant de toute part l'horreur & l'effroi, m'ôterent jusqu'au sentiment.

Revenue à moi-même, je me trouvai par un mouvement naturel & presqu'involontaire, rangée derriere l'autel que je tenois embrassé. Là, immobile de saisissement, je voyois passer ces barbares; la crainte d'être apperçue arrêtoit jusqu'à ma respiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentissoient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux répandus dans le temple; qu'ils se saisissoient de ceux dont l'éclat les frappoit davantage, & qu'ils arrachoient jusqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, & que ne m'y opposant point, je pourrois échapper à leurs coups. Je formai le dessein de sortir du temple, de me faire conduire à ton palais, de demander au Capa-Inca (1) du secours, & un asyle pour mes compagnes & pour moi : mais aux premiers mouve-

(1) Nom générique des Incas régnans.

mens

mens que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter. O mon cher Aza, j'en frémis encore ! ces impies oserent porter leurs mains sacriléges sur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du temple, j'ai vu, pour la premiere fois, le seuil de la porte céleste que je ne devois passer qu'avec les ornemens de la royauté (1). Au lieu des fleurs que l'on auroit semées sous mes pas, j'ai vu les chemins couverts de sang & de mourans ; au lieu des honneurs du trône que je devois partager avec toi, esclave de la tyrannie, enfermée dans une obscure prison, la place que j'occupe dans l'univers est bornée à l'étendue de mon être. Une natte, baignée de mes pleurs, reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame ; mais, cher soutien de ma vie, que tant de maux me seront légers, si j'apprends que tu respires !

Au milieu de cet horrible bouleversement, je ne sais par quel heureux hasard

(1) Les Vierges consacrées au Soleil entroient dans le temple presque en naissant, & n'en sortoient que le jour de leur mariage.

j'ai conſervé mes Quipos. Je les poſſede, mon cher Aza! C'eſt aujourd'hui le ſeul tréſor de mon cœur, puiſqu'il ſervira d'interprete à ton amour comme au mien; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon exiſtence, en changeant de forme entre tes mains, m'inſtruiront de ton ſort. Hélas! par quelle voie pourrai-je les faire paſſer juſqu'à toi? Par quelle adreſſe pourront-ils m'être rendus? Je l'ignore encore; mais le même ſentiment qui nous fit inventer leur uſage, nous ſuggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que ſoit le Chaqui (1) fidele, qui te portera ce précieux dépôt, je ne ceſſerai d'envier ſon bonheur. Il te verra, mon cher Aza! Je donnerois tous les jours que le Soleil me deſtine, pour jouir un ſeul moment de ta préſence. Il te verra, mon cher Aza! Le ſon de ta voix frappera ſon ame de reſpect & de crainte. Il porteroit dans la mienne la joie & le bonheur. Il te verra certain de ta vie, il la bénira en ta préſence; tandis qu'abandonnée à l'incerti-

(1) Meſſager.

tude ; l'impatience de son retour dessèchera mon sang dans mes veines. O mon cher Aza ! tous les tourmens des âmes tendres sont rassemblés dans mon cœur : un moment de ta vue les dissiperoit ; je donnerois ma vie pour en jouir.

LETTRE DEUXIEME.

Zilia rappelle à Aza le jour où il s'est offert la premiere fois à sa vue, & où il lui apprit qu'elle deviendroit son épouse.

Que l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais son ombre sur la famille du pieux citoyen qui a reçu sous ma fenêtre le mystérieux tissu de mes pensées, & qui l'a remis dans tes mains. Que Pachacamac (1) prolonge ses années, en récompense de son adresse à faire passer jusqu'à moi les plaisirs divins avec ta réponse.

Les trésors de l'amour me sont ouverts; j'y puise une joie délicieuse dont mon ame s'enivre. En dénouant les secrets de ton cœur, le mien se baigne dans une mer parfumée. Tu vis, & les chaînes qui de-

(1) Le Dieu créateur, plus puissant que le Soleil.

voient nous unir, ne font pas rompues. Tant de bonheur étoit l'objet de mes desirs, & non celui de mes espérances.

Dans l'abandon de moi-même, je ne craignois que pour tes jours ; ils sont en sûreté, je ne vois plus le malheur. Tu m'aimes ; le plaisir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec transport la délicieuse confiance de plaire à ce que j'aime ; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainsi que la rose tire sa brillante couleur des rayons du soleil, de même les charmes que tu trouves dans mon esprit & dans mes sentimens, ne sont que les bienfaits de ton génie lumineux ; rien n'est à moi que ma tendresse.

Si tu étois un homme ordinaire, je serois restée dans l'ignorance à laquelle mon sexe est condamné ; mais ton ame, supérieure aux coutumes, ne les a regardées que comme des abus ; tu en as franchi les barrieres pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pu souffrir qu'un être semblable au tien fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta postérité. Tu as voulu

que nos divins Amautas (1) ornaſſent mon entendement de leurs ſublimes connoiſſances. Mais, ô lumiere de ma vie, ſans le deſir de te plaire, aurois-je pu me réſoudre à abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude? Sans le deſir de mériter ton eſtime, ta confiance, ton reſpect, par des vertus qui fortifient l'amour, & que l'amour rend voluptueuſes, je ne ſerois que l'objet de tes yeux; l'abſence m'auroit déja effacée de ton ſouvenir.

Hélas! ſi tu m'aimes encore, pourquoi ſuis-je dans l'eſclavage? En jettant mes regards ſur les murs de ma priſon, ma joie diſparoît, l'horreur me ſaiſit, & mes craintes ſe renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté; tu ne viens pas à mon ſecours! tu es inſtruit de mon ſort, il n'eſt pas changé! Non, mon cher Aza, ces peuples féroces que tu nommes Eſpagnols, ne te laiſſent pas auſſi libre que tu crois l'être. Je vois autant de ſignes d'eſclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

(1) Philoſophes Indiens.

Ta bonté te séduit ; tu crois sinceres les promesses que ces barbares te font faire par leur interprete, parce que tes paroles sont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage, moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée ; je vois leurs actions.

Tes sujets les prennent pour des dieux ; ils se rangent de leur parti : ô mon cher Aza, malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces étrangers. Abandonne ton empire, puisque Viracocha en a prédit la destruction. Achete ta vie & ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors ; il ne te restera que les dons de la nature. Nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs, grands par nos vertus, puissans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre & de notre tendresse. Tu seras plus Roi en régnant sur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéissant

je ferai retentir ton empire de mes chants d'allégresse ; ton diadême (1) sera toujours l'ouvrage de mes mains ; tu ne perdras de ta royauté que les soins & les fatigues.

Combien de fois, cher ame de ma vie, t'es-tu plaint des devoirs de ton rang ! Combien les cérémonies, dont tes visites étoient accompagnées, t'ont-elles fait envier le sort de tes sujets ? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à présent de perdre tant de contraintes ? Ne suis-je plus cette Zilia, que tu aurois préférée à ton empire ? Non, je ne puis le croire : mon cœur n'est point changé ; pourquoi le tien le seroit-il ?

J'aime, je vois toujours le même Aza, qui régna dans mon ame au premier moment de sa vue ; je me rappelle ce jour fortuné, où ton pere, mon souverain seigneur, te fit partager, pour la premiere fois, le pouvoir réservé à lui seul, d'entrer dans l'intérieur du temple (2) ; je me représente le spectacle agréable de nos

(1) Le diadême des Incas étoit une espece de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

(2) L'Inca régnant avoit seul le droit d'entrer dans le temple du Soleil.

vierges raſſemblées, dont la beauté recevoit un nouveau luſtre par l'ordre charmant dans lequel elles étoient rangées ; telles que dans un jardin les plus brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la ſymétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un ſoleil levant, dont la tendre lumiere prépare la ſérénité d'un beau jour ; le feu de tes yeux répandoit ſur nos joues le coloris de la modeſtie ; un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ; une joie brillante éclatoit dans les tiens ; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés enſemble. Nous n'avions jamais vu que le Capa-Inca : l'étonnement & le ſilence régnoient de toutes parts. Je ne ſais quelles étoient les penſées de mes compagnes ; mais de quels ſentimens mon cœur ne fut-il point aſſailli ! Pour la premiere fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du plaiſir. Confuſe des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vue ; mais tu tournas tes pas vers moi : le reſpect me retint.

O mon cher Aza ! le ſouvenir de ce premier moment de mon bonheur me ſera

toujours cher. Le son de ta voix, ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémissement & le saint respect que nous inspire la présence de la divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi jusqu'à l'usage de la voix; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'osai élever mes regards jusqu'à toi; je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos ames qui se rencontrerent, & se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumiere confondroit notre incertitude. Quel autre que le principe du feu auroit pu nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue & sentie avec une rapidité inexplicable?

J'étois trop ignorante sur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la sublime théologie de nos Cucipatas (1), je pris le feu qui

(1) Prêtres du Soleil.

m'animoit pour une agitation divine ; je crus que le soleil me manifestoit sa volonté par ton organe, qu'il me choisissoit pour son épouse d'élite (1) : j'en soupirai : mais, après ton départ, j'examinai mon cœur, & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence avoit fait sur moi ! tous les objets me parurent nouveaux ; je crus voir mes compagnes pour la premiere fois. Qu'elles me parurent belles ! je ne pus soutenir leur présence. Retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorsqu'une d'entr'elles vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux sujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois destinée à être ton épouse, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les loix de ton empire (2) :

(1) Il y avoit une Vierge choisie pour le Soleil, qui ne devoit jamais être mariée.

(2) Les loix des Indiens obligeoient les Incas d'épouser leurs sœurs ; & quand ils n'en avoient point, de prendre pour femme la premiere Prin-

mais depuis que je t'avois vu, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant loin d'en connoître toute l'étendue, accoutumée au nom sacré d'épouse du soleil, je bornois mon espérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'est toi, mon cher Aza, c'est toi qui dans la suite comblas mon ame de délices, en m'apprenant que l'auguste rang de ton épouse m'associeroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus; que je jouirois sans cesse de ces entretiens si rares & si courts au gré de nos desirs, de ces entretiens qui ornoient mon esprit des perfections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza, combien ton impatience contre mon extrême jeunesse, qui retardoit notre union, étoit flatteuse pour mon cœur! Combien les deux années qui

cesse du sang des Incas, qui étoit Vierge du Soleil.

ſe ſont écoulées t'ont paru longues, & cependant que leur durée a été courte! Hélas! le moment fortuné étoit arrivé. Quelle fatalité l'a rendu ſi funeſte? Quel Dieu pourſuit ainſi l'innocence & la vertu, ou quelle Puiſſance infernale nous a ſéparés de nous-mêmes? L'horreur me ſaiſit, mon cœur ſe déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza! mon cher Aza! . . .

LETTRE TROISIEME.

Les Espagnols transportent pendant la nuit Zilia dans un vaisseau. Prise du vaisseau Espagnol par les François. Surprise de Zilia à la vue des nouveaux objets qui l'environnent.

C'EST toi, chere lumiere de mes jours, c'est toi qui me rappelles à la vie. Voudrois-je la conserver, si je n'étois assurée que la mort auroit moissonné d'un seul coup tes jours & les miens ? Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin, dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteïndre : la nature laborieuse se préparoit déja à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi ; je mourois ; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m'a rendu la vie, & je t'en fais un sacrifice. Mais comment pourrois-je t'instruire des choses surprenantes qui me sont arrivées ? Comment me rappeler des idées déja con-

fufes au moment où je les ai reçues, & que le tems qui s'eſt écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidele Chaqui le dernier tiſſu de mes penſées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit, deux de mes raviſ-ſeurs vinrent m'enlever de ma ſombre retraite, avec autant de violence, qu'ils en avoient employée à m'arracher du temple du Soleil.

Je ne fais par quel chemin on me conduiſit ; on ne marchoit que la nuit, & le jour on s'arrêtoit dans des déſerts arides, ſans chercher aucune retraite. Bientôt ſuccombant à la fatigue, on me fit porter par je ne ſais quel hamac (1), dont le mouvement me fatiguoit preſqu'autant que ſi j'euſſe marché moi-même. Enfin, arrivés apparemment où l'on vouloit aller, une nuit ces barbares me porterent ſur leurs

(1) Eſpece de lit ſuſpendu, dont les Indiens ont coutume de ſe ſervir pour ſe faire porter d'un endroit à l'autre.

bras dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'avoit jamais été ma premiere prison. Mais, mon cher Aza ! pourrois-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étois assuré que le mensonge n'a jamais souillé les levres d'un enfant du Soleil (1) ! Cette maison, que j'ai jugé être fort grande, par la quantité de monde qu'elle contenoit, cette maison, comme suspendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumiere de mon esprit, que Ticaiviracocha eût comblé mon ame, comme la tienne, de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes : car quelques momens après que j'y fus entrée, son mouvement continuel, joint à une odeur malfaisante, me

(1) Il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

causerent un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un tems assez long s'étoit écoulé ; je ne souffrois presque plus, lorsqu'un matin je fus arrachée au sommeil par un bruit plus affreux que celui du Yalpor : notre habitation en recevoit des ébranlemens tels que la terre en éprouvera, lorsque la lune, en tombant, réduira l'univers en poussiere (1). Des cris qui se joignirent à ce fracas, le rendoient encore plus épouvantable ; mes sens saisis d'une horreur secrette, ne portoient à mon ame que l'idée de la destruction de la nature entiere. Je croyois le péril universel ; je tremblois pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin jusqu'au dernier excès, à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le visage & les habits ensanglantés, qui se jetterent en tumulte dans ma chambre. Je ne soutins pas cet horrible spectable ; la force

(1) Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la Lune, qui se laisseroit tomber sur la terre.

& la connoiſſance m'abandonnerent : j'ignore encore la ſuite de ce terrible événement. Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit aſſez propre, entourée de pluſieurs Sauvages, qui n'étoient plus les cruels Eſpagnols, mais qui ne m'étoient pas moins inconnus.

Peux-tu te repréſenter ma ſurpriſe, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, ſans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pu ſe faire ? Je refermai promptement les yeux, afin que plus recueillie en moi-même, je puſſe m'aſſurer ſi je vivois, ou ſi mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour paſſer dans les régions inconnues (1).

Te l'avouerai-je, chere Idole de mon cœur ? fatiguée d'une vie odieuſe, rebutée de ſouffrir des tourmens de toute eſpece, accablée ſous le poids de mon horrible deſtinée, je regardai avec indifférence la

(1) Les Indiens croyoient qu'après la mort, l'ame alloit dans des lieux inconnus, pour y être récompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

fin de ma vie que je ſentois approcher : je refuſai conſtamment tous les ſecours que l'on m'offroit ; en peu de jours je touchai au terme fatal, & j'y touchai ſans regret.

L'épuiſement des forces anéantit le ſentiment ; déja mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images, que comme un léger deſſein tracé par une main tremblante ; déja les objets qui m'avoient le plus affectée, n'excitoient en moi que cette ſenſation vague, que nous éprouvons en nous laiſſant aller à une rêverie indéterminée ; je n'étois preſque plus. Cet état, mon cher Aza, n'eſt pas ſi fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraie, parce que nous y penſons de toutes nos forces ; quand il eſt arrivé, affoiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduiſent, le moment déciſif ne paroît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte durant la vie à pénétrer dans l'avenir, & même dans celui qui ne ſera plus pour nous, ſemble reprendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On ceſſe de vivre pour ſoi ;

on veut ſavoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

Ce fut dans un de ces délires de mon ame, que je me crus tranſportée dans l'intérieur de ton palais ; j'y arrivois dans le moment où l'on venoit de t'apprendre ma mort. Mon imagination me peignit ſi vivement ce qui devoit ſe paſſer, que la vérité même n'auroit pas eu plus de pouvoir : je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé de ſentiment, tel qu'un lys deſſéché par la brûlante ardeur du midi. L'amour eſt-il donc quelquefois barbare ? Je jouiſſois de ta douleur, je l'excitois par de triſtes adieux ; je trouvois de la douceur, peut-être du plaiſir, à répandre ſur tes jours le poiſon des regrets ; & ce même amour, qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, réveillée comme d'un profond ſommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des ſecours, je revis la lumiere.

Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon exiſtence ? Hélas ! qui pourra m'en aſſurer ? Je ne ſais plus où je ſuis ; peut-être

eſt-ce loin de toi. Mais duſſions-nous être ſéparés par les eſpaces immenſes qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage léger de mes penſées volera ſans ceſſe autour de toi.

LETTRE QUATRIEME.

Abattement & maladie de Zilia ; amour & ſoins de Déterville.

QUEL que ſoit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le déſeſpoir l'éteint. Le mépris que la Nature ſemble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord ; enſuite l'impoſſibilité de nous en délivrer, nous prouve une inſuffiſance ſi humiliante, qu'elle nous conduit juſqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi ; chaque inſtant où je reſpire, eſt un ſacrifice que je fais à ton amour, & de jour en jour il devient plus pénible. Si le tems apporte quelque ſoulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les ſouffrances de mon eſprit. Loin d'éclaircir mon ſort, il ſemble le rendre encore plus obſcur. Tout ce qui m'environne m'eſt inconnu, tout m'eſt nouveau, tout inté-

reſſe ma curioſité, & rien ne peut la ſatisfaire. En vain j'emploie mon attention & mes efforts pour entendre, ou pour être entendue, l'un & l'autre me ſont également impoſſibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la ſource, en dérobant à mes yeux l'impreſſion qu'ils recevoient des objets : je m'obſtinai quelque tems à les tenir fermés ; efforts infructueux ! les ténebres volontaires auxquelles je m'étois condamnée, ne ſoulageoient que ma modeſtie toujours bleſſée de la vue de ces hommes, dont les ſervices & les ſecours ſont autant de ſupplices ; mais mon ame n'en étoit pas moins agitée. Renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, & le deſir de les exprimer plus violent. L'impoſſibilité de me faire entendre, répand encore juſques ſur mes organes un tourment non moins inſupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette ſituation eſt cruelle !

Hélas ! je croyois déja entendre quelques mots des Sauvages Eſpagnols ; j'y trouvois des rapports avec notre auguſte

langage ; je me flattois qu'en peu de tems je pourrois m'expliquer avec eux. Loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même Nation ; & à la différence de leurs manieres, & de leur caractere apparent, on devine sans peine que Pachacamac leur a distribué dans une grande disproportion les élémens dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers, fait voir qu'ils sont composés de la matiere des plus durs métaux : ceux-ci semblent s'être échapés des mains du Créateur au moment où il n'avoit encore assemblé pour leur formation que l'air & le feu. Les yeux fiers, la mine sombre & tranquille de ceux-là, montroient assez qu'ils étoient cruels de sang-froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé : le visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empressement répandu sur leurs actions, & qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur ; mais je remarque

remarque des contradictions dans leur conduite, qui suspendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quitterent presque pas le chevet de mon lit : l'un que j'ai jugé être le Cacique (1), à son air de grandeur, me rend, je crois, à sa façon, beaucoup de respects : l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie; mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, & sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment où, revenue de ma foiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci, car je l'ai bien remarqué, plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confusion inexprimable ; il parut surpris de ma résistance, & sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant : foible, mourante, & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point étendues, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, & depuis ce tems, il faut que je la lui donne

(1) Cacique est une espece de Gouverneur de Province.

moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espece de cérémonie (1) me paroît une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal : mais il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets ; car je n'en éprouve que très-peu : je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume ; à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes Quipos. J'emploie à cette occasion autant de tems que ma foiblesse peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées ; la sorte de ressemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ou-

(1) Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la Médecine.

vrage, je gémis de ton abſence ; ainſi toute entiere à ma tendreſſe, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas! quel autre uſage pourrois-je en faire ? O mon cher Aza! quand tu ne ſerois pas le maître de mon ame, quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inſéparablement à toi, plongée dans un abîme d'obſcurités, pourrois-je détourner mes penſées de la lumiere de ma vie ? Tu es le Soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges, ils ſont à toi. Tu me chéris ; je conſens à vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras, je ſuis récompenſée.

LETTRE CINQUIEME.

Idées confuses de Zilia sur les secours qu'on lui donne, & sur les marques de tendresse de Déterville.

QUE j'ai souffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés! La privation de mes Quipos manquoit au comble de mes peines; dès que mes officieux persécuteurs se sont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma tendresse; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reste que cette expression de mes sentimens; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes douleurs: pouvois-je la perdre sans désespoir?

Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines: on croit être plaint, quand on est écouté: une partie de notre chagrin passe sur le visage de ceux qui

nous écoutent ; quel qu'en ſoit le motif, il ſemble nous ſoulager. Je ne puis me faire entendre, & la gaîté m'environne.

Je ne puis même jouir paiſiblement de la nouvelle eſpece de déſert où me réduit l'impuiſſance de communiquer mes penſées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la ſolitude de mon ame, contraignent les attitudes de mon corps, & portent la gêne juſques dans mes penſées : il m'arrive ſouvent d'oublier cette heureuſe liberté que la Nature nous a donnée de rendre nos ſentimens impénétrables, & je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne devinent les réflexions déſavantageuſes que m'inſpire la bizarrerie de leur conduite : je me fais une étude gênante d'arranger mes penſées, comme s'ils pouvoient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donnée de leur caractere & de leur façon de penſer à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refuſent, mon cher Aza, juſqu'aux alimens néceſſaires

au soutien de la vie, jusqu'à la liberté de choisir la place où je veux être ; ils me retiennent par une espece de violence dans ce lit, qui m'est devenu insupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur esclave, & que leur pouvoir est tyrannique.

D'un autre côté, si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils témoignent de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent les services qu'ils me rendent, je suis tentée de penser qu'ils me prennent pour un être d'une espece supérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, sans courber son corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. Le Cacique semble vouloir imiter le cérémonial des Incas au jour du Raymi (1). Il se met sur ses genoux fort près de mon lit ; il reste un tems considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence ; & les yeux baissés, il

(1) Le Raymi, principale fête du Soleil : l'Inca & les Prêtres l'adoroient à genoux.

ſemble rêver profondément : je vois ſur ſon viſage cet embarras reſpectueux que nous inſpire le grand Nom (1) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occaſion de ſaiſir ma main, il y porte ſa bouche avec la même vénération que nous avons pour le ſacré Diadême (2). Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne reſſemblent point au langage ordinaire de ſa nation. Le ſon en eſt plus doux, plus diſtinct, plus meſuré ; il y joint cet air touché qui précede les larmes, ces ſoupirs qui expriment les beſoins de l'ame, ces accens qui ſont preſque des plaintes ; enfin tout ce qui accompagne le deſir d'obtenir des graces. Hélas ! mon cher Aza, s'il me connoiſſoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque erreur ſur mon être, quelle priere auroit-il à me faire ?

Cette nation ne ſeroit-elle point idolâtre ? Je ne lui ai vu encore faire aucune

(1) Le grand Nom étoit Pachacamac : on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de ſignes d'adoration.

(2) On baiſoit le Diadême de Manco-Capac, comme nous baiſons les Reliques de nos Saints.

adoration au ſoleil ; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le Grand Manco-Capac (1) eût apporté ſur la terre les volontés du ſoleil, nos ancêtres diviniſoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaiſir : peut-être ces ſauvages n'éprouvent-ils ces deux ſentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuſe contrainte où ils me retiennent? Non, ils chercheroient à me plaire ; ils obéiroient aux ſignes de mes volontés ; je ſerois libre, je ſortirois de cette odieuſe demeure ; j'irois chercher le maître de mon ame ; un ſeul de ſes regards effaceroit le ſouvenir de tant d'infortunes.

(1) Premier Légiſlateur des Indiens. *Voyez* l'hiſtoire des Incas.

LETTRE SIXIEME.

Rétabliſſement de Zilia. Son étonnement & ſon déſeſpoir, en ſe voyant ſur un vaiſſeau. Elle veut ſe précipiter dans la mer.

QUELLE horrible ſurpriſe, mon cher Aza ! Que nos malheurs ſont augmentés ! Que nous ſommes à plaindre ! Nos maux ſont ſans remede ; il ne me reſte qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever : j'ai profité avec empreſſement de cette liberté ; je me ſuis traînée à une petite fenêtre, qui depuis long-tems étoit l'objet de mes deſirs curieux ; je l'ai ouverte avec précipitation. Qu'ai-je vu, cher amour de ma vie ! Je ne trouverai point d'expreſſions pour te peindre l'excès de mon étonnement, & le mortel déſeſpoir qui m'a ſaiſie, en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue ſeule fait frémir.

Mon premier coup-d'œil ne m'a que trop éclairée ſur le mouvement incommode de notre demeure. Je ſuis dans une de ces maiſons flottantes, dont les Eſpagnols ſe ſont ſervis pour atteindre juſqu'à nos malheureuſes contrées, & dont on ne m'avoit fait qu'une deſcription très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funeſtes ſont entrées dans mon ame avec cette affreuſe connoiſſance ? Je ſuis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne reſpire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je ſuis, ſi je t'aime, ſi j'exiſte ; la deſtruction de mon être ne paroîtra pas même un événement aſſez conſidérable pour être porté juſqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être déſormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait inſuportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime : l'Univers eſt anéanti pour moi ; il n'eſt plus qu'un vaſte déſert que je remplis des cris de mon

amour; entends-les, cher objet de ma tendresse; sois-en touché; permets que je meure. . .

Quelle erreur me séduit! Non, mon cher Aza, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre, c'est la timide nature, qui en frémissant d'horreur, emprunte ta voix plus puissante que la sienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle; mais c'en est fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets . . . .

Que la mer abîme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse, ma vie & mon désespoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers sentimens de mon cœur: il n'a reçu que ton image, il ne vouloit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le pense, je le sens encore, je le dis pour la derniere fois....,

LETTRE SEPTIEME.

Zilia, qu'on empêche de se précipiter, se repent de son projet.

Aza, tu n'as pas tout perdu : tu regnes encore sur un cœur ; je respire. La vigilance de mes surveillans a rompu mon funeste dessein ; il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonstances d'un projet aussi-tôt détruit que formé. Oserois-je jamais lever les yeux jusqu'à toi, si tu avois été témoin de mon emportement ?

Ma raison, anéantie par le désespoir, ne m'étoit plus d'aucun secours ; ma vie ne me paroissoit d'aucun prix ; j'avois oublié ton amour.

Que le sang-froid est cruel après la fureur ! Que les points de vue sont différens sur les mêmes objets ! Dans l'horreur du désespoir on prend la férocité pour du courage, & la crainte des souffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard,

gard, une surprise nous rappelle à nous-même, nous ne trouvons que de la foiblesse pour principe de notre héroïsme ; pour fruit, que le repentir, & que le mépris pour récompense.

La connoissance de ma faute en est la plus sévere punition. Abandonnée à l'amertume des remords, ensevelie sous le voile de sa honte, je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lumiere ; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur est calme, nul son ne l'exhale ; mais je suis toute à elle. Puis-je trop expier mon crime ? Il étoit contre toi.

En vain, depuis deux jours, ces sauvages bienfaisans voudroient me faire partager la joie qui les transporte. Je ne fais qu'en soupçonner la cause ; mais quand elle me seroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danses, leurs cris de joie, une liqueur rouge semblable au mays (1), dont

(1) Le mays est une plante dont les Indiens font une boisson forte & salutaire ; ils en pré-

ils boivent abondamment, leur empreſſement à contempler le ſoleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laiſſeroient pas douter que cette réjouiſſance ne ſe fît en l'honneur de l'Aſtre divin, ſi la conduite du Cacique étoit conforme à celle des autres. Mais, loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j'ai commiſe, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zele eſt plus reſpectueux, ſes ſoins plus aſſidus, ſon attention plus pénétrante.

Il a deviné que la préſence continuelle des ſauvages de ſa ſuite ajoutoit la contrainte à mon affliction, il m'a délivrée de leurs regards importuns : je n'ai preſque plus que les ſiens à ſupporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza? Il y a des momens où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets ; le feu de ſes yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens ; j'y trouve des rapports

ſentent au Soleil les jours de ſes fêtes, & ils en boivent juſqu'à l'ivreſſe après le Sacrifice. *Voyez* l'Hiſt. des Incas, t. 2, p. 151.

qui séduisent mon cœur. Hélas! que cette illusion est passagere, & que les regrets qui la suivent sont durables! Ils ne finiront qu'avec ma vie, puisque je ne vis que pour toi.

LETTRE HUITIEME.

Zilia ranime ſes eſpérances à la vue de la terre.

QUAND un ſeul objet réunit toutes nos penſées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéreſſent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le ſeul mobile de mon ame, aurois-je paſſé, comme je viens de faire, de l'horreur du déſeſpoir à l'eſpérance la plus douce ? Le Cacique avoit déja eſſayé pluſieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus ſans frémir. Enfin preſſée par de nouvelles inſtances; je m'y ſuis laiſſé conduire. Ah! mon cher Aza, que j'ai été bien récompenſée de ma complaiſance !

Par un prodige incompréhenſible, en me faiſant regarder à travers une eſpece de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où, ſans le ſecours de cette merveilleuſe machine, mes yeux n'auroient pu atteindre.

En même-tems, il m'a fait entendre par des signes, qui commencent à me devenir familiers, que nous allons à cette terre, & que sa vue étoit l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avantage de cette découverte ; l'espérance, comme un trait de lumiere, a porté sa clarté jusqu'au fond de mon cœur.

Il est certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir ; il est évident qu'elle est une portion de son empire, puisque le soleil y répand ses rayons bienfaisans (1). Je ne suis plus dans les fers des cruels Espagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer sous tes loix ?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raison, mes desirs, tout m'en assure. Je vole dans tes bras ; un torrent de joie se répand dans

(1) Les Indiens ne connoissoient pas notre hémisphere, & croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ses enfans.

mon ame, le paſſé s'évanouit ; mes malheurs ſont finis ; ils ſont oubliés ; l'avenir ſeul m'occcupe ; c'eſt mon unique bien.

Aza, mon cher eſpoir, je ne t'ai pas perdu ; je verrai ton viſage, tes habits, ton ombre ; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même : eſt-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface ?

LETTRE NEUVIEME.

Reconnoiſſance de Zilia pour les complaiſances de Déterville.

QUE les jours ſont longs, quand on les compte, mon cher Aza! le tems ainſi que l'eſpace n'eſt connu que par ſes limites. Nos idées & notre vue ſe perdent également par la conſtante uniformité de l'un & de l'autre. Si les objets marquent les bornes de l'eſpace, il me ſemble que nos eſpérances marquent celles du tems, & que, ſi elles nous abandonnent, ou qu'elles ne ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'appercevons pas plus la durée du tems que l'air qui remplit l'eſpace.

Depuis l'inſtant fatal de notre ſéparation, mon ame & mon cœur, également flétris par l'infortune, reſtoient enſevelis dans cet abandon total, horreur de la Nature, image du néant : les jours s'écouloient ſans que j'y priſſe garde ; aucun

eſpoir ne fixoit mon attention ſur leur longueur : à préſent que l'eſpérance en marque tous les inſtans, leur durée me paroît infinie, & je goûte le plaiſir, en recouvrant la tranquillité de mon eſprit, de recouvrer la facilité de penſer.

Depuis que mon imagination eſt ouverte à la joie, une foule de penſées qui s'y préſentent l'occupent juſqu'à la fatiguer. Des projets de plaiſir & de bonheur s'y ſuccedent alternativement ; les idées nouvelles y ſont reçues avec facilité ; celles même dont je ne m'étois point apperçue, s'y retracent ſans les chercher.

Depuis deux jours, j'entends pluſieurs mots de la langue du Cacique, que je ne croyois pas ſavoir. Ce ne ſont encore que les noms des objets : ils n'expriment point mes penſées, & ne me ſont point entendre celles des autres ; cependant ils me fourniſſent déja quelques éclairciſſemens qui m'étoient néceſſaires.

Je ſais que le nom du Cacique eſt Déterville, celui de notre maiſon flottante, Vaiſſeau, & celui de la terre où nous allons, France.



Ce dernier m'a d'abord effrayé : je ne me souviens pas d'avoir entendu nommer ainsi aucune contrée de ton Royaume ; mais faisant réflexion au nombre infini de celles qui le composent, dont les noms me sont échappés, ce mouvement de crainte s'est bientôt évanoui. Pouvoit-il subsister long-tems avec la solide confiance que me donne sans cesse la vue du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet Astre divin n'éclaire que ses enfans ; le seul doute me rendroit criminelle. Je vais rentrer sous ton Empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnoissance me prépare un plaisir délicieux : tu combleras d'honneurs & de richesses le Cacique (1) bienfaisant qui nous rendra l'un à l'autre ; il portera dans sa Province, le souvenir de Zilia ; la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore, & son bonheur fera ta gloire.

(1) Les Caciques étoient des Gouverneurs de Province, tributaires des Incas.

Rien ne peut se comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi; loin de me traiter en esclave, il semble être le mien; j'éprouve à présent autant de complaisances de sa part, que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie: occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amusemens, il paroît n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur sur l'idolatrie que je le soupçonnois.

Ce n'est pas qu'il ne répete souvent à-peu-près les mêmes démonstrations que je prenois pour un culte; mais le ton, l'air & la forme qu'il y emploie, me persuadent que ce n'est qu'un jeu à l'usage de sa nation.

Il commence par me faire prononcer distinctement des mots de sa langue. Dès que j'ai répété après lui, « oui, je vous » aime », ou bien, « je vous promets d'être » à vous «, la joie se répand sur son visage; il me baise les mains avec transport & avec un air de gaieté tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille ſur ſa religion, je ne le ſuis pas entiérement ſur le pays d'où il tire ſon origine. Son langage & ſes habillemens ſont ſi différens des nôtres, que ſouvent ma confiance en eſt ébranlée. De fâcheuſes réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere eſpérance : je paſſe ſucceſſivement de la crainte à la joie, & de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confuſion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois réſolu de ne plus penſer ; mais comment ralentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que ſur elle-même, & que de ſi grands intérêts excitent à réfléchir ? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumieres avec une agitation qui me dévore, & je me trouve ſans ceſſe dans la plus profonde obſcurité. Je ſavois que la privation d'un ſens peut tromper à quelques égards, & je vois avec ſurpriſe, que l'uſage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues ſeroit-elle celle de l'ame ? O cher Aza ! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuſes vérités !

mais que ces triſtes penſées s'éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumiere de mes jours diſſipera en un moment les ténebres qui m'environnent.

LETTRE DIXIEME.

LETTRE DIXIEME.

Débarquement de Zilia en France. Son erreur en se voyant dans un miroir. Son admiration à l'accasion de ce phénomene, dont elle ne peut comprendre la cause.

JE suis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes desirs, mon cher Aza; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis: tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me surprend, m'étonne & ne me laisse qu'une impression vague, une perplexité stupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer. Mes erreurs répriment mes jugemens; je demeure incertaine, je doute presque de ce que je vois.

A peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer. Le peuple, qui nous suivoit en foule, me paroît être de la même nation que le Ca-

cique ; mais les maiſons n'ont aucune reſſemblance avec celles des villes du Soleil : ſi celles-là les ſurpaſſent en beauté par la richeſſe de leurs ornemens , celles-ci ſont fort au-deſſus par les prodiges dont elles ſont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée , mon cœur a treſſailli ; j'ai vu dans l'enfoncement une jeune perſonne habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle ſurpriſe , mon cher Aza , quelle ſurpriſe extrême , de ne trouver qu'une réſiſtance impénétrable , où je voyois une figure humaine ſe mouvoir dans un eſpace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile , les yeux attachés ſur cette ombre , quand Déterville m'a fait remarquer ſa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois , je lui parlois , & je le voyois en même-tems fort près & fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raiſon , ils offuſquent le jugement ; que faut-il penſer des habitans de ce pays ? Faut-il les crain-

dre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le Cacique m'a fait comprendre que la figure que je voyois étoit la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza ; les moins habiles de cette Contrée sont plus savans que tous nos Amautas.

Déterville m'a donné une China (1), jeune & fort vive ; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes & d'en être servie : plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins, & j'aimerois autant qu'elles ne le fissent pas ; leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à Cuzco (2). Cependant je ne puis encore juger de rien ; mon esprit flotte toujours dans une mer

(1) Servante ou femme-de-chambre.

(2) Capitale du Pérou.

d'incertitudes ; mon cœur ſeul inébranlable ne deſire, n'eſpere, & n'attend qu'un bonheur ſans lequel tout ne peut être que peines.

LETTRE ONZIEME.

Jugement que porte Zilia des François, & de leurs manieres.

QUOIQUE j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour acquérir quelque lumiere sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les Sauvages de cette contrée paroissent aussi bons, aussi humains que le Cacique ; ils chantent & dansent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver (1). Si je m'en rapportois à l'opposition de leurs usages à ceux de notre Nation, je n'aurois plus d'espoir ; mais je me souviens que ton auguste pere a soumis à son obéissance des Provinces fort éloignées, & dont les peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres. Pour-

(1) Les terres se cultivoient en commun au Pérou, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance.

quoi celle-ci n'en feroit-elle pas une? Le Soleil paroît fe plaire à l'éclairer; il eft plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu, & j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'infpire: il ne me refte d'inquiétude que fur la longueur du tems qu'il faudra paffer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait fur nos intérêts; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le feul ufage de la langue du pays pourra m'apprendre la vérité & finir mes inquiétudes.

Je ne laiffe échapper aucune occafion de m'en inftruire; je profite de tous les momens où Déterville me laiffe en liberté pour prendre des leçons de ma China; c'eft une foible reffource: ne pouvant lui faire entendre mes penfées, je ne puis former aucun raifonnement avec elle. Les fignes du Cacique me font quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une efpece de langage, qui nous fert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maifon, où, fans cette intelligence, je me ferois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande & plus ornée que celle que j'ha-

bite ; beaucoup de monde y étoit assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue me déplut, les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer & qui recommençoient, lorsqu'elles levoient les yeux sur moi, exciterent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettrois une faute si je sortois, & je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit sans sujet ; je restai donc, & portant toute mon attention sur ces femmes, je crus démêler que la singularité de mes habits causoit seule la surprise des unes & les ris offensans des autres : j'eus pitié de leur foiblesse ; je ne pensai plus qu'à leur persuader par ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leur, que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un Curacas (1), s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, & me conduisit auprès d'une femme, qu'à son air fier je pris pour la Pallas (2) de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sais pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. « Qu'elle » est belle! les beaux yeux! . . . ». Un autre homme lui répondit : « Des graces, » une taille de Nymphe! . . . ». Hors les femmes, qui ne dirent rien, tous répéterent à-peu-près les mêmes mots; je ne sais pas encore leur signification : mais ils expriment sûrement des idées agréables; car en les prononçant, le visage est toujours riant.

Le Cacique paroissoit extrêmement satisfait de ce que l'on disoit; il se tint toujours à côté de moi, ou, s'il s'en éloignoit, pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdoient pas de vue, & ses signes

(1) Les Curacas étoient de petits Souverains d'une Contrée; ils avoient le privilége de porter le même habit que les Incas.

(2) Nom générique des Princesses.

m'avertissoient de ce que je devois faire : de mon côté, j'étois fort attentive à l'observer pour ne point blesser les usages d'une Nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sais, mon cher Aza, si je pourrai te faire comprendre combien les manieres de ces Sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente, que les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leurs corps que par le son de leur voix. Ce que j'ai vu de leur agitation continuelle m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du Cacique qui m'ont tant causé d'embarras, & sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baisa hier les mains de la Pallas, & celles de toutes les autres femmes ; il les baisa même au visage, ce que je n'avois pas encore vu : les hommes venoient l'embrasser ; les uns le prenoient par une main, les autres le tiroient par son habit, & tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idée.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens & nos pensées affectueuses, leur paroîtroient insipides ; ils prendroient notre air sérieux & modeste pour de la stupidité, & la gravité de notre démarche pour un engourdissement. Le croirois-tu, mon cher Aza ? Malgré leurs imperfections, si tu étois ici, je me plairois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font, les rend aimables ; & si mon ame étoit plus heureuse, je trouverois du plaisir dans la diversité des objers qui se présentent successivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, efface les agrémens de leur nouveauté ; toi seul fais mon bien & mes plaisirs.

LETTRE DOUZIEME.

Tranſports de Déterville, modérés tout-à-coup par le reſpect. Réflexions de Zilia ſur l'état de Déterville, dont elle ignore la cauſe. Sa nouvelle ſurpriſe en ſe voyant dans un carroſſe. Son admiration à la vue des beautés de la Nature.

J'AI paſſé bien du tems, mon cher Aza, ſans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation ; j'ai cependant un grand nombre de choſes extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loiſir pour eſſayer de t'en inſtruire.

Le lendemain de ma viſite chez la Pallas, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'uſage du pays. Après que ma petite China l'eut arrangé ſur moi à ſa fantaiſie, elle me fit approcher de cette ingénieuſe machine qui double les objets : quoique je duſſe être accoutumée à ſes effets, je ne pus encore me garantir de la

ſurpriſe, en me voyant comme ſi j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajuſtement ne me déplut pas ; peut-être je regretterois davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder par-tout avec une attention incommode.

Le Cacique entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore pluſieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte, & nous regarda long-tems ſans parler : ſa rêverie étoit ſi profonde, qu'il ſe détourna pour laiſſer ſortir la China, & ſe remit à ſa place ſans s'en appercevoir. Les yeux attachés ſur moi, il parcouroit toute ma perſonne avec une attention ſérieuſe dont j'étois embarraſſée, ſans en ſavoir la raiſon.

Cependant, afin de lui marquer ma reconnoiſſance pour ſes nouveaux bienfaits, je lui tendis la main ; & ne pouvant exprimer mes ſentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il ſe plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je

Je ne fais quel effet ils firent dans ce moment-là fur lui ; mais fes yeux s'animerent, fon vifage s'enflamma, il vint à moi d'un air agité, il parut vouloir me prendre dans fes bras ; puis s'arrêtant tout-à-coup, il me ferra fortement la main, en prononçant d'une voix émue : « Non . . . . le refpect . . . . fa » vertu . . . . . » ; & plufieurs autres mots que je n'entends pas mieux, & puis il courut fe jetter fur fon fiége à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans fes mains avec tous les fignes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de fon état, ne doutant pas que je ne lui euffe caufé quelque peine; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repouffa doucement fans me regarder, & je n'ofai plus lui rien dire. J'étois dans le plus grand embarras, quand les domeftiques entrerent pour nous apporter à manger ; il fe leva, nous mangeâmes enfemble à la maniere accoutumée, fans qu'il parût d'autre fuite à fa douleur qu'un peu de trifteffe ; mais il n'en avoit ni moins de

bonté, ni moins de douceur; tout cela me paroît inconcevable.

Je n'ofois lever les yeux fur lui, ni me fervir des fignes qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien : cependant nous mangions dans un tems fi différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma furprife. Tout ce que je compris à fa réponfe, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le Cacique, après être forti & rentré plufieurs fois, vint me prendre par la main ; je me laiffai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit paffé, & en cherchant à démêler fi le changement de lieu n'en étoit pas une fuite.

A peine eûmes-nous paffé la derniere porte de la maifon, qu'il m'aida à monter un pas affez haut, & je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut fe tenir debout fans incommodité, où il n'y a pas affez d'efpace pour marcher, mais où nous fûmes affis fort à l'aife, le Cacique, la China & moi. Ce petit endroit eft agréablement meublé : une fenêtre de chaque côté l'éclaire fuffifamment.

Tandis que je le confidérois avec furprife, & que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit fi étroitement, ô mon cher Aza! que les prodiges font familiers dans ce pays! je fentis cette machine ou cabane, je ne fais comment la nommer, je la fentis fe mouvoir & changer de place. Ce mouvement me fit penfer à la maifon flottante: la frayeur me faifit; le Cacique, attentif à mes moindres inquiétudes, me raffura, en me faifant voir par une des fenêtres, que cette machine fufpendue affez près de la terre, fe mouvoit par un fecret que je ne comprenois pas. Déterville me fit auffi voir que plufieurs Hamas (1), d'une efpece qui nous eft inconnue, marchoient devant nous & nous traînoient après eux. Il faut, ô lumiere de mes jours, un génie plus qu'humain pour inventer des chofes fi utiles & fi fingulieres; mais il faut auffi qu'il y ait dans cette nation quelques grands défauts qui moderent fa puiffance, puifqu'elle n'eft pas la maîtreffe du monde

(1) Nom générique des bêtes.

entier. Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuſe machine, nous n'en ſortons que la nuit pour prendre du repos dans la premiere habitation qui ſe rencontre, & je n'en ſors jamais ſans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté pendant ce voyage des plaiſirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus grande enfance, je ne connoiſſois pas les beautés de l'Univers ; quel bien j'aurois perdu !

Il faut, ô l'ami de mon cœur, que la nature ait placé dans ſes ouvrages un attrait inconnu que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes, ne m'a point cauſé le raviſſement que j'éprouve dans l'admiration de l'Univers. Les campagnes immenſes qui ſe changent & ſe renouvellent ſans ceſſe à mes regards, emportent mon ame avec autant de rapidité que nous les traverſons.

Les yeux parcourent, embraſſent & ſe repoſent tout à la fois ſur une infinité d'objets auſſi variés qu'agréables. On croit ne trouver de bornes à ſa vue que celles du

monde entier. Cette erreur nous flatte ; elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, & semble nous rapprocher du créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le ciel présente des images, dont la pompe & la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté, des nuées transparentes, assemblées autour du soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres & de lumiere, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes : de l'autre, un astre moins brillant s'éleve, reçoit & répand une lumiere moins vive sur les objets, qui, perdent leur activité par l'absence du soleil, ne frappent plus nos sens que d'une maniere douce, paisible & parfaitement harmonique avec le silence qui regne sur la terre. Alors revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénetre dans notre ame : nous jouissons de l'Univers comme le possédant seuls ; nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne : une sérénité douce nous conduit à des réflexions agréables ; & si

quelques regrets viennent les troubler, ils ne naiſſent que de la néceſſité de s'arracher à cette douce rêverie pour nous renfermer dans les folles priſons que les hommes ſe ſont faites, & que toute leur induſtrie ne pourra jamais rendre que mépriſables, en les comparant aux ouvrages de la Nature.

Le Cacique a eu la complaiſance de me faire ſortir tous les jours de la cabane roulante, pour me laiſſer contempler à loiſir ce qu'il me voyoit admirer avec tant de ſatisfaction.

Si les beautés du Ciel & de la terre ont un attrait ſi puiſſant ſur notre ame, celles des forêts, plus ſimples & plus touchantes, ne m'ont cauſé, ni moins de plaiſir ni moins d'étonnement.

Que les bois ſont délicieux, mon cher Aza! En y entrant, un charme univerſel ſe répand ſur tous les ſens, & confond leur uſage. On croit voir la fraîcheur avant de la ſentir; les différentes nuances de la couleur des feuilles adouciſſent la lumiere qui les pénetre, & ſemblent frapper le ſentiment auſſi-tôt que les yeux. Une

odeur agréable, mais indéterminée, laiſſe à peine diſcerner ſi elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même, ſans être apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure, qui ſemble nous donner un ſens de plus, ſans pouvoir en déſigner l'organe.

O mon cher Aza ! que ta préſence embelliroit des plaiſirs ſi purs ! Que j'ai deſiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres penſées, je t'aurois fait trouver dans les ſentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'Univers.

LETTRE TREIZIEME.

Arrivée de Zilia à Paris. Elle est différemment accueillie de la mere & de la sœur de Déterville.

ME voici enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris : c'est le terme de notre voyage ; mais, selon les apparences, ce ne sera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je suis arrivée, plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe, mes découvertes ne produisent que du tourment, & ne me présagent que des malheurs. Je trouve ton idée dans le moindre de mes desirs curieux, & je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue.

Autant que j'en puis juger, par le tems que nous avons employé à traverser cette ville, & par le grand nombre d'habitans dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient rassembler deux ou trois de nos contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de Quito ; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville. Mais, hélas ! quelle différence !

Celle-ci contient des ponts, des rivieres, des arbres, des campagnes ; elle me paroît un Univers, plutôt qu'une habitation particuliere. J'eſſaierois en vain de te donner une idée juſte de la hauteur des maiſons ; elles ſont ſi prodigieuſement élevées, qu'il eſt plus facile de croire que la Nature les a produites telles qu'elles ſont, que de comprendre comment des hommes ont pu les conſtruire.

C'eſt ici que la famille du Cacique fait ſa réſidence. La maiſon qu'elle habite eſt preſque auſſi magnifique que celle du Soleil ; les meubles & quelques endroits des murs ſont d'or ; le reſte eſt orné d'un tiſſu varié des plus belles couleurs qui repréſentent aſſez bien les beautés de la Nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduiſoit dans la chambre de ſa mere. Nous la trouvâmes à demi-couchée ſur un lit à-peu-près de la même forme

que celui des Incas & de même métal (1). Après avoir préſenté ſa main au Cacique, qui la baiſa en ſe proſternant preſque juſqu'à terre, elle l'embraſſa ; mais avec une bonté ſi froide, une joie ſi contrainte, que, ſi je n'euſſe été avertie, je n'aurois pas reconnu les ſentimens de la Nature dans les careſſes de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le Cacique me fit approcher ; elle jetta ſur moi un regard dédaigneux, & ſans répondre à ce que ſon fils lui diſoit, elle continua d'entourer gravement ſes doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine qui avoit fait quelques pas vers lui ; il l'embraſſa auſſi-bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la Pallas.

Dès que le Cacique avoit paru dans cette chambre, une jeune fille à peu près

(1) Les lits, les chaiſes, les tables des Incas étoient d'or maſſif.

de mon âge, étoit accourue; elle le ſuivoit avec un empreſſement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit ſur ſon viſage ſans en bannir un fond de triſteſſe intéreſſant. Déterville l'embraſſa la derniere; mais avec une tendreſſe ſi naturelle que mon cœur s'en émut. Hélas! mon cher Aza, quels ſeroient nos tranſports, ſi, après tant de malheurs, le ſort nous réuniſſoit.

Pendant ce tems, j'étois reſtée auprès de la Pallas par reſpect (1); je n'oſois m'en éloigner, ni lever les yeux ſur elle. Quelques regards ſéveres qu'elle jettoit de tems en tems ſur moi, achevoient de m'intimider, & me donnoient une contrainte qui gênoit juſqu'à mes penſées.

Enfin, comme ſi la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main & me conduiſit près d'une fenêtre où nous nous aſſimes. Quoique je n'entendiſſe rien de ce qu'elle me diſoit, ſes yeux pleins

(1) Les filles, quoique du ſang Royal, portoient un grand reſpect aux femmes mariées.

de bonté me parloient le langage univerſel des cœurs bienfaiſans; ils m'inſpiroient la confiance & l'amitié : j'aurois voulu lui témoigner mes ſentimens; mais ne pouvant m'exprimer ſelon mes deſirs, je prononçai tout ce que je ſavois de ſa langue.

Elle en ſourit plus d'une fois en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaiſir dans cette eſpece d'entretien, quand la Pallas prononça quelques paroles aſſez haut, en regardant la jeune fille, qui baiſſa les yeux, repouſſa ma main qu'elle tenoit dans les ſiennes, & ne me regarda plus.

A quelque tems de-là, une vieille femme d'une phyſionomie farouche entra, s'approcha de la Pallas, vint enſuite me prendre par le bras, me conduiſit preſque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maiſon, & m'y laiſſa ſeule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendois de la fin de mon voyage quelques ſoulagemens à mes inquiétudes; je comptois du moins trouver dans la famille

du

du Cacique les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la Pallas, le changement ſubit des manieres de la jeune fille, la rudeſſe de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de reſter, l'inattention de Déterville qui ne s'étoit point oppoſé à l'eſpece de violence qu'on m'avoit faite ; enfin toutes les circonſtances dont une ame malheureuſe fait augmenter ſes peines, ſe préſenterent à la fois ſous les plus triſtes aſpects. Je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorois amérement mon affreuſe deſtinée, quand je vis entrer ma China.

Dans la ſituation où j'étois, ſa vue me parut un bonheur ; je courus à elle, je l'embraſſai en verſant des larmes ; elle en fut touchée : ſon attendriſſement me fut cher. Quand on ſe croit réduit à la pitié de ſoi-même, celle des autres nous eſt bien précieuſe. Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui comptois mes chagrins comme ſi elle eût pu m'entendre ; je lui faiſois mille queſtions, comme ſi elle eût pu y

répondre : ſes larmes parloient à mon cœur, les miennes continuoient à couler, mais elles avoient moins d'amertume.

J'eſpérois encore revoir Déterville à l'heure du repas ; mais on me ſervit à manger, & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chere idole de mon cœur, ce Cacique eſt le ſeul humain qui ait eu pour moi de la bonté ſans interruption ; l'habitude de le voir s'eſt tournée en beſoin. Son abſence redoubla ma triſteſſe : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le ſommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, ſuivi de la jeune perſonne dont le bruſque dédain m'avoit été ſi ſenſible.

Elle ſe jetta ſur mon lit, & par mille careſſes elle ſembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le Cacique s'aſſit à côté du lit ; il paroiſſoit avoir autant de plaiſir à me revoir que j'en ſentois de n'en être point abandonnée ; ils ſe parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'étoit aisé de juger qu'ils étoient fondés sur la confiance & l'amitié : je me gardai bien de les interrompre ; mais si-tôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du Cacique des éclaircissemens sur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyois se nommoit Céline, qu'elle étoit sa sœur, que le grand homme que j'avois vu dans la chambre de la Pallas étoit son frere aîné, & l'autre jeune femme l'épouse de ce frere.

Céline me devint plus chere, en apprenant qu'elle étoit sœur du Cacique ; la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit si agréable que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le reste du tems destiné au repos à m'entretenir avec toi ; c'est tout mon bien, c'est toute ma joie. C'est à toi seul, chere ame de mes

pensées, que je développe mon cœur : tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse & de mes sentimens.

LETTRE QUATORZIEME.

Mortifications qu'essuie Zilia dans un cercle de différentes personnes.

SI je ne continuois, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le tems que je donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de vierge, & l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui se change & se renouvelle à tout moment sans presque diminuer.

Cette dissipation involontaire m'arrache souvent malgré moi à mes tendres pensées; mais si je perds pour quelques instans cette attention vive qui unit sans cesse mon ame à la tienne, je te retrouve bien-tôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu de Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci,

Les femmes ſur-tout me paroiſſent avoir une bonté mépriſante qui révolte l'humanité, & qui m'inſpireroit peut-être autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, ſi je les connoiſſois mieux.

Une d'entr'elles m'occaſionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le tems que l'aſſemblée étoit la plus nombreuſe, elle avoit déja parlé à pluſieurs perſonnes ſans m'appercevoir; ſoit que le haſard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jettant les yeux ſur moi, quitta précipitamment ſa place, vint à moi, me fit lever, & après m'avoir tournée & retournée autant de fois que ſa vivacité le lui ſuggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention ſcrupuleuſe, elle fit ſigne à un jeune homme de s'approcher, & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnaſſe à la liberté que l'un & l'autre ſe donnoient, la richeſſe des habits de la femme, me la faiſant prendre pour une Pallas, & la magnificence

de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un Anqui(1), je n'osois m'oppofer à leur volonté ; mais ce Sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la Pallas, & peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main fur ma gorge, je le repouſſai avec une furprife & une indignation qui lui firent connoître que j'étois mieux inſtruite que lui des loix de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune Sauvage, que celui-ci s'appuyant d'une main fur fon épaule, fit des ris fi violens, que fa figure en étoit contrefaite.

Le Cacique s'en débarraſſa, & lui dit, en rougiſſant, des mots d'un ton fi froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit, & n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna fans répliquer & ne revint plus.

(1) Prince du Sang : il falloit une permiſſion de l'Inca pour porter de l'or fur les habits, & il ne le permettoit qu'aux Princes du Sang Royal.

O mon cher Aza ! que les mœurs de ces pays me rendent respectables celles des enfans du soleil ! Que la témérité du jeune Anqui rappelle chérement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue & les charmes de l'honnêteté qui régnoient dans nos entretiens ! Je l'ai senti au premier moment de ta vue, cheres délices de mon ame, & je le sentirai toute ma vie ; toi seul réunis toutes les perfections que la nature a répandues séparément sur les humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens de tendresse & d'admiration qui m'attachent à toi jusqu'à la mort.

LETTRE QUINZIEME.

Admiration de Zilia pour les préſens que Déterville lui fait.

PLUS je vis avec le Cacique & ſa ſœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me perſuader qu'ils ſoient de cette nation : eux ſeuls connoiſſent & reſpectent la vertu.

Les manieres ſimples, la bonté naïve, la modeſte gaieté de Céline feroient volontiers penſer qu'elle a été élevée parmi nos vierges. La douceur honnête, le tendre ſérieux de ſon frere, perſuaderoient facilement qu'il eſt né du ſang des Incas. L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur égard, ſi des malheurs les euſſent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le Cacique ne ſoit ton tributaire (1).

(1) Les Caciques & les Curacas étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'Inca & de la Reine. Ils ne ſe préſentoient jamais devant

Il n'entre jamais dans ma chambre ſans m'offrir un préſent de quelques-unes des choſes merveilleuſes dont cette contrée abonde. Tantôt ce ſont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matiere admirable. Une autre fois ce ſont des pierres légeres & d'un éclat ſurprenant, dont on orne ici preſque toutes les parties du corps ; on en paſſe aux oreilles, on en met ſur l'eſtomac, au col, ſur la chauſſure, & cela eſt très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amuſant, ce ſont de petits outils d'un métal fort dur, & d'une commodité ſinguliere. Les uns ſervent à compoſer des ouvrages que Céline m'apprend à faire ; d'autres d'une forme tranchante ſervent à diviſer toutes ſortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut ſans effort, & d'une maniere fort divertiſſante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore ; mais n'étant point à

l'un & l'autre ſans leur offrir un tribut des curioſités que produiſoit la Province où ils commandoient.

notre usage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puissent t'en donner l'idée.

Je te garde soigneusement tous ces dons, mon cher Aza ; outre le plaisir que j'aurai de ta surprise, lorsque tu les verras, c'est qu'assurément ils sont à toi. Si le Cacique n'étoit soumis à ton obéissance, me paieroit-il un tribut qu'il sait n'être dû qu'à ton rang suprême ? Les respects qu'il m'a toujours rendus m'ont fait penser que ma naissance lui étoit connue. Les présens dont il m'honore me persuadent sans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton épouse, puisqu'il me traite d'avance en Mama-Oella (1).

Cette conviction me rassure & calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer pour savoir du Cacique les raisons qui l'engagent à me retenir chez lui, & pour le déterminer à me remettre

(1) C'est le nom que prenoient les Reines en montant sur le trône.

en ton pouvoir ; mais jusques-là j'aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de Madame (c'est le nom de la mere de Déterville) ne soit aussi aimable que celle de ses enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occasions une froideur & un dédain qui me mortifient, sans que je puisse en découvrir la cause, & par une opposition de sentimens que je comprends encore moins, elle exige que je sois continuellement avec elle.

C'est pour moi une gêne insupportable ; la contrainte regne par-tout où elle est : ce n'est qu'à la dérobée que Céline & son frere me font des signes d'amitié. Eux-mêmes n'osent se parler librement devant elle. Aussi continuent-ils à passer une partie des nuits dans ma chambre ; c'est le seul tems où nous jouissons en paix du plaisir de nous voir ; & quoique je ne participe gueres à leurs entretiens, leur présence m'est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l'un & de l'autre que je

ne

ne sois heureuse. Hélas! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir & ma tendresse m'occupent toute entiere.

LETTRE SEIZIEME.

Zilia apprend la Langue Françoiſe. Ses réflexions ſur le caractere de notre Nation.

IL me reſte ſi peu de Quipos, mon cher Aza, qu'à peine j'oſe en faire uſage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme ſi, en les épargnant, je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaiſir de mon ame, le ſoutien de ma vie : rien ne ſoulagera le poids de ton abſence ; j'en ſerai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conſerver le ſouvenir des plus ſecrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conſerver la mémoire des principaux uſages de cette Nation ſinguliere pour amuſer ton loiſir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reſte bien peu d'eſpérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à préſent tant de difficultés à

mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la ſuite me les rappeller ſans un ſecours étranger? On m'en offre un, il eſt vrai; mais l'exécution en eſt ſi difficile, que je la crois impoſſible.

Le Cacique m'a amené un Sauvage de cette contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de ſa Langue, & de la méthode dont on ſe ſert ici pour donner une ſorte d'exiſtence aux penſées. Cela ſe fait en traçant avec une plume de petites figures que l'on appelle lettres, ſur une matiere blanche & mince que l'on nomme papier. Ces figures ont des noms; ces noms mêlés enſemble repréſentent les ſons des paroles : mais ces noms & ces ſons me paroiſſent ſi peu diſtincts les uns des autres, que ſi je réuſſis un jour à les entendre, je ſuis bien aſſurée que ce ne ſera pas ſans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroyables pour m'inſtruire; je m'en donne bien davantage pour apprendre : cependant je fais ſi peu de progrès que je renoncerois à l'entrepriſe, ſi je ſavois qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton ſort & du mien.

Il n'en eſt point, mon cher Aza! Auſſi ne trouvé-je plus de plaiſir que dans cette nouvelle & ſinguliere étude. Je voudrois vivre ſeule, afin de m'y livrer ſans relâche; & la néceſſité que l'on m'impoſe d'être toujours dans la chambre de Madame, me devient un ſupplice.

Dans les commencemens, en excitant la curioſité des autres, j'amuſois la mienne; mais quand on ne peut faire uſage que des yeux, ils ſont bientôt ſatisfaits. Toutes les femmes ſe peignent le viſage de la même couleur : elles ont toujours les mêmes manieres, & je crois qu'elles diſent toujours les mêmes choſes. Les apparences ſont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penſer; mais en général je ſoupçonne cette Nation de n'être point telle qu'elle paroît; je penſe que l'affectation eſt ſon caractere dominant.

Si les démonſtrations de zele & d'empreſſement, dont on décore ici les moindres devoirs de la ſociété, étoient naturels, il faudroit, mon cher Aza, que ces peuples euſſent dans le cœur plus de bonté,

plus d'humanité que les nôtres : cela se peut-il penser ?

S'ils avoient autant de sérénité dans l'ame que sur le visage, si le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit sincere, choisiroient-ils pour leurs amusemens des spectacles tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On m'a conduite dans un endroit, où l'on représente à-peu-près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne sont plus (1) ; avec cette différence que si nous ne rappellons que la mémoire des plus sages & des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célebre que les insensés & les méchans. Ceux qui les représentent, crient & s'agitent comme des furieux ; j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, & font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accom-

(1) Les Incas faisoient représenter des especes de Comédies, dont les sujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

pagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili, ou accablé leurs semblables ?

Mais, peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette pensée me vient sans la chercher : si elle étoit juste, que je plaindrois cette Nation ! La nôtre, plus favorisée de la Nature, chérit le bien par ses propres attraits ; il ne nous faut que des modeles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE DIX-SEPTIEME.

Parallele que fait Zilia de nos différens Spectacles.

JE ne fais plus que penfer du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le fuis pour affeoir un jugement fur fon caractere.

On m'a fait voir un fpectacle totalement oppofé au premier. Celui-là cruel, effrayant, révolte la raifon, & humilie l'humanité. Celui-ci amufant, agréable, imite la nature, & fait honneur au bon fens. Il eft compofé d'un bien plus grand nombre d'hommes & de femmes que le premier. On y repréfente auffi quelques actions de la vie humaine; mais, foit que l'on exprime la peine ou le plaifir, la joie ou la triftefle, c'eft toujours par des chants & des danfes.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelli-

gence des ſons ſoit univerſelle ; car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes paſſions que l'on a repréſentées, que ſi elles euſſent été exprimées dans notre langue, & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain eſt ſans doute de l'invention des hommes, puiſqu'il differe ſuivant les différentes nations. La nature plus puiſſante & plus attentive aux beſoins & aux plaiſirs de ſes créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui ſont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il eſt vrai que des ſons aigus expriment mieux le beſoin de ſecours dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, & qui n'ont aucune ſignification dans l'autre, il n'eſt pas moins certain que de tendres gémiſſemens frappent nos cœurs d'une compaſſion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement biſarre fait ſouvent un effet contraire.

Les ſons vifs & légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaiſir gai, que le récit d'une hiſtoire divertiſ-

ſante, ou une plaiſanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement ?

Eſt-il dans aucune langue des expreſſions qui puiſſent communiquer le plaiſir ingénu avec autant de ſuccès que font les jeux naïfs des animaux ? Il ſemble que les danſes veulent les imiter, du moins inſpirent-elles à peu près le même ſentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce ſpectacle tout eſt conforme à la nature & à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inſpirer de la joie ?

J'en reſſentis moi-même & j'en emportois preſque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En ſortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, & nous nous ſoutenions l'une & l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit quelque pas devant nous avec ſa belle-ſœur qu'il conduiſoit, lorſqu'un jeune Sauvage d'une figure aimable aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laiſſa un morceau de papier

qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna.

Céline, qui s'étoit effrayée à son abord jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna la tête languissamment vers lui, lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si foible, que la croyant attaquée d'un mal subit, j'allois appeler Déterville pour la secourir; mais elle m'arrêta & m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche; j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui désobéir.

Le même soir, quand le frere & la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au Cacique le papier qu'elle avoit reçu; sur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois pensé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit possible que l'on s'effrayât de la présence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites; mais hélas! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds; ces nœuds qui me sembloient être une chaîne

de communication de mon cœur au tien, ne ſont déja plus que les triſtes objets de mes regrets. L'illuſion me quitte, l'affreuſe vérité prend ſa place, mes penſées errantes, égarées dans le vuide immenſe de l'abſence, s'anéantiront déſormais avec la même rapidité que le tems. Cher Aza, il me ſemble que l'on nous ſépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus. Aza ! cher eſpoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre !

LETTRE DIX-HUIT.

Zilia détrompée, & éclairée ſur ſon malheur par les connoiſſances qu'elle acquiert.

COMBIEN de tems effacé de ma vie, mon cher Aza ! le ſoleil a fait la moitié de ſon cours depuis la derniere fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faiſois, en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double abſence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la ſupporter ! Je ne vivois que dans l'avenir ; le préſent ne me paroiſſoit plus digne d'être compté. Toutes mes penſées n'étoient que des deſirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes ſentimens que des eſpérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interpretes de ma tendreſſe. Je me ſens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre.

vivre. Aza, que tu m'es cher! Que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce ſentiment toutes les ſortes d'exiſtences qu'il peut avoir! Je voudrois le tracer ſur le plus dur métal, ſur les murs de ma chambre, ſur mes habits, ſur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas! que la connoiſſance de celle dont je me ſers à préſent m'a été funeſte! que l'eſpérance qui m'a portée à m'en inſtruire étoit trompeuſe! A meſure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel Univers s'eſt offert à mes yeux; les objets ont pris une autre forme; chaque éclairciſſement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon eſprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a ſéduit; le ſoleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainſi que bien d'autres royaumes qui le compoſent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abuſée ſur ces faits incroyables: on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples ſoumis à ton obéiſſance, je ſuis ſous une domination

non-ſeulement étrangere, mais ſi éloignée de ton empire, que notre nation y ſeroit encore ignorée, ſi la cupidité des Eſpagnols ne leur avoit fait ſurmonter des dangers affreux pour pénétrer juſqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la ſoif des richeſſes a pu faire ? Si tu m'aimes, ſi tu me deſires, ſi tu penſes encore à la malheureuſe Zilia, je dois tout attendre de ta tendreſſe ou de ta générosité. Que l'on m'enſeigne les chemins qui peuvent me conduire juſqu'à toi ; les périls à ſurmonter, les fatigues à ſupporter feront des plaiſirs pour mon cœur.

LETTRE DIX-NEUVIEME.

Zilia dans un Couvent avec Céline, sœur de Déterville. Elle est la Confidente des Amours de Céline.

JE suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un tems infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avois rappellé avec peine à mon souvenir; je recommence, je ne fais pas mieux, & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, si je n'avois à te peindre que les expressions de ma tendresse; la vivacité de mes sentimens applaniroit toutes les difficultés. Mais je voudrois aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrois que tu n'ignorasses aucune de mes actions; néanmoins elles

ſont depuis long-tems ſi peu intéreſſantes, & ſi uniformes, qu'il me ſeroit impoſſible de les diſtinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un eſpace de tems que l'on nomme ſix mois, il eſt allé faire la guerre pour les intérêts de ſon Souverain. Lorſqu'il partit, j'ignorois encore l'uſage de ſa langue; cependant à la vive douleur qu'il fit paroître en ſe ſéparant de ſa ſœur & de moi, je compris que nous le perdions pour long-tems.

J'en verſai bien des larmes; mille craintes remplirent mon cœur; les bontés de Céline ne purent les effacer. Je perdois en lui la plus ſolide eſpérance de te revoir. A qui aurois-je pu avoir recours, s'il m'étoit arrivé de nouveaux malheurs? Je n'étois entendue de perſonne.

Je ne tardai pas à reſſentir les effets de cette abſence. Madame, dont je n'avois que trop deviné le dédain, & qui ne m'avoit tant retenue dans ſa chambre, que par je ne ſais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naiſſance & du pouvoir

qu'elle a ſur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maiſon de Vierges, où nous ſommes encore.

Cette retraite ne me déplairoit pas, ſi au moment où je ſuis en état de tout entendre, elle ne me privoit des inſtructions dont j'ai beſoin ſur le deſſein que je forme d'aller te rejoindre. Les Vierges qui l'habitent ſont d'une ignorance ſi profonde, qu'elles ne peuvent ſatisfaire à mes moindres curioſités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ſes bienfaits, aux connoiſſances de l'eſprit, aux ſentimeus du cœur, & je crois même à la raiſon ; du moins leurs diſcours le font-ils penſer.

Enfermées, comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les temples du Soleil. Ici les murs ouverts en quelques endroits, & ſeulement fermées par des morceaux de fer croiſés, aſſez près l'un de l'autre pour empêcher de ſortir, laiſſent la liberté de voir & d'entretenir les gens du dehors ; c'eſt ce qu'on appelle des parloirs.

C'eſt à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au Maître qui me les donne ; ſon ignorance à tous autres égards qu'à celui de ſon art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux inſtruite ; je remarque dans les réponſes qu'elle fait à mes queſtions un certain embarras qui ne peut partir que d'une diſſimulation mal-adroite ou d'une ignorance honteuſe. Quoi qu'il en ſoit, ſon entretien eſt toujours borné aux intérêts de ſon cœur & à ceux de ſa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en ſortant du ſpectacle où l'on chante, eſt ſon Amant, comme j'avois cru le deviner. Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, & pour l'en empêcher plus sûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce ſoit.

Ce n'eſt pas que ſon choix ſoit indigne d'elle ; c'eſt que cette mere glorieuſe & dénaturée profite d'un uſage barbare, établi parmi les grands Seigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de Vierge, afin de rendre ſon fils aîné plus riche. Par-

le même motif, elle a déja obligé Déterville à choisir un certain Ordre, dont il ne pourra plus sortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle Vœux.

Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on exige d'elle ; son courage est soutenu par des Lettres de son Amant, que je reçois de mon Maître à écrire, & que je lui rends ; cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractere, que loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que je parlasse sa langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes, je l'écoute sans ennui, je la plains sans effort, je la console avec amitié ; & si ma tendresse réveillée par la peinture de la sienne me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur, en prononçant seulement ton nom, l'impatience & le mépris se peignent sur son visage ; elle me conteste ton esprit, tes vertus, & jusqu'à ton amour.

Ma China même (je ne lui fais point d'autre nom ; celui-là a paru plaisant, on

le lui a laiſſé), ma China, qui ſembloit m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occaſions, ſe donne la hardieſſe de m'exhorter à ne plus penſer à toi, ou, ſi je lui impoſe ſilence, elle ſort. Céline arrive ; il faut renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reſte que la ſeule & pénible ſatisfaction de couvrir ce papier des expreſſions de ma tendreſſe, puiſqu'il eſt le ſeul témoin docile des ſentimens de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles ; peut-être ne ſauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible penſée affoiblit mon courage, ſans rompre le deſſein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conſerve mon illuſion pour te conſerver ma vie ; j'écarte la raiſon barbare qui voudroit m'éclairer. Si je n'eſpérois te revoir, je périrois, mon cher Aza ; j'en ſuis certaine. Sans toi la vie m'eſt un ſupplice.

LETTRE VINGTIEME.

Peinture que fait Zilia de nos usages, d'après ses lectures.

JUSQU'ICI, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit; cependant elles ne sont gueres moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, causée par les usages généraux de cette nation, si différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelques idées, tu ne pourrois compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet empire, entiérement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le Capa-Inca est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets : aussi les crimes & les malheurs viennent-ils presque tous des besoins mal satisfaits.

Le malheur des Nobles en général, naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misere réelle.

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu'on appelle commerce, ou industrie ; la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée, pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres : les effets en sont si bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la Nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or, & par une inconséquence qui blesse les lumieres naturelles, & qui impatiente la raison, cette nation orgueilleuse, suivant les loix d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain ce qui est nécessaire au soutien de sa vie & de son état. Ce Souverain répand ses libéralités sur un si

petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connoissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, & de l'indignation contre les loix. Mais hélas ! que la maniere méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même ! Je n'ai ni or, ni terres, ni industrie ; je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. O ciel ! dans quelle classe dois-je me ranger ?

Quoique tout sentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commise me soit étranger, quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi. Cette peine me seroit insuportable, si je n'espérois qu'un jour ta générosité me

mettra en état de récompenſer ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croyois honorée.

Ce n'eſt pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays, me donne en général de la défiance de leurs paroles. Leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richeſſes. Les meubles, que je croyois d'or, n'en ont que la ſuperficie ; leur véritable ſubſtance eſt de bois : de même ce qu'ils appellent politeſſe, cache légérement leurs défauts ſous les dehors de la vertu ; mais avec un peu d'attention, on en découvre auſſi aiſément l'artifice, que celui de leurs fauſſes richeſſes.

Je dois une partie de ces connoiſſances à une ſorte d'écriture que l'on appelle livres. Quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me ſont fort utiles ; j'en tire des notions. Céline m'explique ce qu'elle en fait, & j'en compoſe des idées que je crois juſtes.

Quelques-uns

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, & d'autres, ce qu'ils ont penſé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaiſir que je trouverois à les lire, ſi je les entendois mieux, ni le deſir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les compoſent. Je comprends qu'ils ſont à l'ame ce que le Soleil eſt à la terre, & que je trouverois avec eux toutes les lumieres, tous les ſecours dont j'ai beſoin ; mais je ne vois nul eſpoir d'avoir jamais cette ſatisfaction. Quoique Céline liſe aſſez ſouvent, elle n'eſt pas aſſez inſtruite pour me ſatisfaire. A peine avoit-elle penſé que les livres fuſſent faits par des hommes ; elle en ignore les noms, & même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amaſſer de ces merveilleux Ouvrages ; je te les expliquerai dans notre langue ; je goûterai la ſuprême félicité de donner un plaiſir nouveau à ce que j'aime. Hélas ! le pourrai-je jamais ?

LETTRE VINGT-UN.

On envoie un Religieux à Zilia pour lui faire embrasser le Christianisme. Il lui apprend la cause des événemens qu'elle a subis, & s'efforce de la détourner du dessein qu'elle forme de retourner vers Aza.

Je ne manquerai plus de matiere pour t'entretenir, mon cher Aza; on m'a fait parler à un Cusipata, que l'on nomme ici Religieux : instruit de tout, il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un grand Seigneur, savant comme un Amauta, il sait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa Religion. Son entretien, plus utile qu'un livre, m'a donné une satisfaction que je n'avois pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venoit pour m'instruire de la Religion de France, & m'exhorter à l'embrasser. De la façon dont il m'a parlé

des vertus qu'elle prescrit, elles sont tirées de la loi naturelle, & en vérité aussi pures que les nôtres ; mais je n'ai pas l'esprit assez subtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs & les usages de la nation : j'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable, que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine & des principes de cette Religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'histoire de Mancocapa, & du marais Tisicaca (1). La morale en est si belle que j'aurois écouté le Cusipata avec plus de complaisance, s'il n'eût parlé avec mépris du culte sacré que nous rendons au Soleil. Toute partialité détruit la confiance. J'aurois pu appliquer à ses raisonnemens ce qu'il opposoit aux miens : mais si les loix de l'humanité défendent de frapper son semblable, parce que c'est lui faire un mal, à plus forte raison ne doit-on pas blesser son ame par le mépris de ses opinions.

(1) Voyez l'Histoire des Incas.

Je me contentai de lui expliquer mes ſentimens ſans contrarier les ſiens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me preſſoit de changer le ſujet de notre entretien ; je l'interrompis dès qu'il me fut poſſible, pour faire des queſtions ſur l'éloignement de la ville de Paris à celle de Cuzco, & ſur la poſſibilité d'en faire le trajet. Le Cuſipata y ſatisfit avec bonté, & quoiqu'il me déſignât la diſtance de ces deux villes d'une façon déſeſpérante, quoiqu'il me fît regarder comme inſurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me ſuffit de ſavoir que la choſe étoit poſſible pour affermir mon courage, & me donner la confiance de communiquer mon deſſein au bon Religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entrepriſe avec des mots ſi doux, qu'il m'attendrit moi-même ſur les périls auxquels je m'expoſerois : cependant ma réſolution n'en fut point ébranlée. Je priai le Cuſipata avec les plus vives inſtances de m'enſeigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail : il me

dit ſeulement que Déterville, par ſa haute naiſſance & par ſon mérite perſonnel, étant dans une grande conſidération, pourroit tout ce qu'il voudroit; & qu'ayant un oncle tout puiſſant à la Cour d'Eſpagne, il pouvoit plus aiſément que perſonne me procurer des nouvelles de nos malheureuſes contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre ſon retour, qu'il m'aſſura être prochain, il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur diſpoſer de moi ſans ſon conſentement. J'en tombai d'accord, & j'écoutai avec plaiſir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui diſtinguent Déterville des perſonnes de ſon rang. Le poids de la reconnoiſſance eſt bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le ſavant homme m'apprit auſſi comment le haſard avoit conduit les Eſpagnols juſqu'à ton malheureux empire, & que la ſoif de l'or étoit la ſeule cauſe de leur cruauté. Il m'expliqua enſuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait

tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit ſorti victorieux, après avoir pris pluſieurs Vaiſſeaux aux Eſpagnols, entre leſquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obſcurité où je vivois ſur tant d'événemens funeſtes; & ce n'eſt pas un petit ſoulagement à mes peines. J'attends le reſte du retour de Déterville; il eſt humain, noble, vertueux: je dois compter ſur ſa générosité. S'il me rend à toi, quel bienfait! Quelle joie! Quel bonheur!

LETTRE VINGT-DEUX.

Indignation de Zilia occaſionnée par tout ce que lui dit le Religieux des Auteurs & de ſon amour pour Aza.

J'AVOIS compté, mon cher Aza, me faire un ami du ſavant Cuſipata ; mais une ſeconde viſite qu'il m'a faite, a détruit la bonne opinion que j'avois priſe de lui dans la premiere.

Si d'abord il m'avoit paru doux & ſincere, cette fois je n'ai trouvé que de la rudeſſe & de la fauſſeté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'eſprit tranquille ſur les intérêts de ma tendreſſe, je voulus ſatisfaire ma curioſité ſur les hommes merveilleux qui font des Livres. Je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux, enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la ſociété.

Je ne ſais ce que le Cuſipata trouva

de plaisant dans mes questions ; mais il sourit à chacune, & n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, si je l'en crois, ces hommes sans contredit au-dessus des autres, par la noblesse & l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense, & sont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs pensées, ainsi que le peuple vend, pour subsister, les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être !

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplaît gueres moins sous le masque transparent de la plaisanterie, que sous le voile épais de la séduction : celle du Religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire, je remis la conversation sur le projet de mon voyage ; mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la premiere fois, il m'opposa des raisonnemens si forts & si convainquans, que je ne trouvai que ma tendresse pour toi qui pût les combattre ; je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie, & paroiſſant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui, toutes inſipides qu'elles étoient, ne laiſſerent pas de m'offenſer. Je m'efforçai de le convaincre de la vérité; mais à meſure que les expreſſions de mon cœur en prouvoient les ſentimens, ſon viſage & ſes paroles devinrent ſéveres : il oſa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre, enfin que je ne pouvois t'aimer ſans crime.

A ces paroles inſenſées, la plus vive colere s'empara de mon ame; j'oubliai la modération que je m'étois preſcrite, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je penſois de la fauſſeté de ſes paroles, je lui proteſtai mille fois de t'aimer toujours; & ſans attendre ſes excuſes, je le quittai, & je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois sûre qu'il ne pourroit me ſuivre.

O mon cher Aza, que la raiſon de ce pays eſt bizarre ! Elle convient en général que la premiere des vertus eſt de faire du

bien, d'être fidele à ses engagemens; elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment le plus pur a formés. Elle ordonne la reconnoissance, & semble prescrire l'ingratitude.

Je serois louable si je te rétablissois sur le trône de tes peres; je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que tous les Empires du Monde. On m'approuveroit, si je récompensois tes bienfaits par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne possede que ma tendresse; on veut que je te la ravisse : il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah! mon cher Aza, je les trahirois toutes, si je cessois un moment de t'aimer. Fidelle à leurs loix, je le serai à mon amour; je ne vivrai que pour toi.

LETTRE VINGT-TROIS.

Retour de Déterville de l'armée. Son entretien avec Zilia ; qui lui témoigne la reconnoiſſance la plus vive, mais en conſervant toujours tout ſon amour pour Aza. Douleur de Déterville. Généroſité de ſon amour. Reproche de Céline à Zilia.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter ſur celle que m'a cauſé le retour de Déterville ; mais comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter ſans mélange, elle a été bientôt ſuivie d'une triſteſſe qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre, quand on vint myſtérieuſement l'appeler : il n'y avoit pas long-tems qu'elle m'avoit quittée, lorſqu'elle me fit dire de me rendre au parloir ; j'y courus : Quelle fut ma ſurpriſe d'y trouver ſon frere avec elle !

Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de le voir ; je lui dois de l'estime & de l'amitié : ces sentimens sont presque des vertus ; je les exprimai avec autant de vérité que je les sentois.

Je voyois mon Libérateur, le seul appui de mes espérances : j'allois parler sans contrainte de toi, de ma tendresse, de mes desseins ; ma joie alloit jusqu'au transport.

Je ne parlois pas encore françois, lorsque Déterville partit ; combien de choses n'avois-je pas à lui apprendre, combien d'éclaircissemens à lui demander, combien de reconnoissance à lui témoigner ? Je voulois tout dire à la fois, je disois mal, & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus pendant ce tems-là que la tristesse qu'en entrant j'avois remarquée sur le visage de Déterville, se dissipoit & faisoit place à la joie : je m'en applaudissois ; elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, & de qui j'attends tout ! Cependant ma sincérité le jetta dans

dans une erreur qui me coûte à préfent bien des larmes.

Céline étoit fortie en même tems que j'étois entrée ; peut-être fa préfence auroit-elle épargné une explication fi cruelle.

Déterville, attentif à mes paroles, paroiffoit fe plaire à les entendre, fans fonger à m'interrompre. Je ne fais quel trouble me faifit, lorfque je voulus lui demander des inftructions fur mon voyage, & lui en expliquer le motif ; mais les expreffions me manquerent, je les cherchois : il profita d'un moment de filence, & mettant un genou en terre devant la grille à laquelle fes deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue : A quel fentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaifir que je vois auffi naïvement exprimé dans vos beaux yeux que dans vos difcours ? Suis-je le plus heureux des hommes au moment même où ma fœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne fais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pu vous donner ; mais je fuis bien affurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Ce-

pendant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas eſpérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai - je, en l'interrompant, moi, je ne vous aime point ! Ah ! Déterville, comment votre ſœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur : je me haïrois moi-même, ſi je croyois pouvoir ceſſer de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il ſembloit, à l'avidité de ſes regards, qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, & vous me le dites ! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu ; je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chere Zilia, eſt-il bien vrai que vous m'aimez ? Ne vous trompez-vous pas vous-même ! Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me ſéduit ; peut-être n'eſt-ce que pour me replonger plus cruellement dans le déſeſpoir d'où je ſors.

Vous m'étonnez, repris-je ; d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois, ſi je n'ai pu me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles

pas dû vous prouver que je vous aime ? Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me flatter : vous ne parlez pas assez bien le françois pour détruire mes justes craintes ; vous ne cherchez point à me tromper, je le sais : mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables, » je vous » aime «. Que mon sort soit décidé ; que je meure à vos pieds, de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je, un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernieres paroles, ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié & la reconnoissance m'attachent à vous ; ces sentimens plaisent à mon cœur, & doivent satisfaire le vôtre.

Ah ! Zilia, me répondit-il, que vos termes s'affoiblissent, que votre ton se refroidit ! Céline m'auroit-elle dit la vérité ? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites ? Non, lui dis-je, le sentiment que j'ai pour Aza est tout différent de ceux que j'ai pour vous ; c'est ce que vous appellez l'amour........

Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je, en le voyant pâlir, abandonner la grille, & jetter au ciel des regards remplis de douleur ? J'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, & que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous & lui, puiſque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en reſſentit jamais.

Comment ſe pourroit-il, repris-je ? Vous n'êtes point de ma nation ; loin que vous m'ayez choiſie pour votre épouſe, le haſard ſeul nous a joints, & ce n'eſt même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raiſon auriez-vous pour moi les ſentimens dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractere, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous juſqu'à la mort ? Né tendre, pareſſeux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas trouver la franchiſe que j'y deſirois, ne m'ont laiſſé pour elles

qu'un goût vague ou paſſager ; j'ai vécu ſans paſſion juſqu'au moment où je vous ai vue : vôtre beauté me frappa, mais ſon impreſſion auroit peut-être été auſſi légere que celle de beaucoup d'autres, ſi la douceur & la naïveté de votre caractere ne m'avoient préſenté l'objet que mon imagination m'avoit ſi ſouvent composé. Vous ſavez, Zilia, ſi je l'ai reſpecté cet objet de mon adoration : que ne m'en a-t-il pas coûté pour réſiſter aux occaſions ſéduiſantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation ! Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes tranſports, ſi je les euſſe écoutés ! Mais loin de vous offenſer, j'ai pouſſé la diſcrétion juſqu'au ſilence ; j'ai même exigé de ma ſœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia ! ſi vous n'êtes point touchée d'un reſpect ſi tendre, je vous fuirai ; mais je le ſens, ma mort ſera le prix du ſacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je, pénétrée de la douleur ſincere dont je le voyois accablé :

hélas, quel facrifice ! Je ne fais fi celui de ma vie ne me feroit pas moins affreux.

Eh ! bien, Zilia, me dit-il, fi ma vie vous eft chere, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire, lui dis-je ? M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, & je l'aimerai jufqu'à la mort : je ne fais, ajoutai-je, fi vos loix vous permettent d'aimer deux objets de la même maniere : mais nos ufages & mon cœur me le défendent. Contentez-vous des fentimens que je vous promets ; je ne puis en avoir d'autres : la vérité m'eft chere, je vous la dis fans détour.

De quel fang froid vous m'affaffinez, s'écria-t-il ! Ah ! Zilia, que je vous aime, puifque j'adore jufqu'à votre cruelle franchife ! Eh bien, continua-t-il après avoir gardé quelques momens le filence, mon amour furpaffera votre cruauté. Votre bonheur m'eft plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette fincérité qui me déchire fans ménagement. Quelle eft votre efpérance fur l'amour que vous conſervez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous ſeul. Je lui expliquai enſuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impoſſible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner, ou tout au moins qu'il auroit aſſez de bonté pour faire paſſer juſqu'à toi des nœuds qui t'inſtruiroient de mon ſort, & pour m'en faire avoir les réponſes, afin qu'inſtruite de ta deſtinée, elle ſerve de regle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il avec un ſang froid affecté, les meſures néceſſaires pour découvrir le ſort de votre amant : vous ſerez ſatisfaite à cet égard ; cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza. Des obſtacles invincibles vous ſéparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur : mes larmes coulerent en abondance, elles m'empêcherent long-tems de répondre à Déterville, qui de ſon côté gardoit un morne ſilence. Eh ! bien, lui dis-je enfin, je ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui ; ſi votre amitié eſt aſſez géné-

reuſe pour nous procurer quelque correſpondance, cette ſatisfaction ſuffira pour me rendre la vie moins inſupportable, & je mourrai contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire ſavoir que je ſuis morte en l'aimant.

Ah! c'en eſt trop, s'écria-t-il en ſe levant bruſquement: oui, s'il eſt poſſible, je ſerai le ſeul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez; vous verrez de quels efforts eſt capable un amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En diſant ces mots, il ſortit & me laiſſa dans un état que je ne comprends pas encore; j'étois demeurée debout, les yeux attachés ſur la porte par où Déterville venoit de ſortir, abîmée dans une confuſion de penſées que je ne cherchois pas même à démêler: j'y ſerois reſtée long-tems, ſi Céline ne fût entrée dans le parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit ſorti ſitôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit paſſé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de ſon frere. Enſuite tournant ſa dou-

leur en colere, elle m'accabla des plus durs reproches, ſans que j'oſaſſe y oppoſer un ſeul mot. Qu'aurois-je pu lui dire? mon trouble me laiſſoit à peine la liberté de penſer; je ſortis, elle ne me ſuivit point. Retirée dans ma chambre, j'y ſuis reſtée un jour ſans oſer paroître, ſans avoir eu de nouvelles de perſonne, & dans un déſordre d'eſprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le déſeſpoir de ſon frere, ſes dernieres paroles, auxquelles je voudrois & je n'oſe donner un ſens favorable, livrerent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le ſeul moyen de les adoucir étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendreſſe les conſeils dont j'ai beſoin; cette erreur m'a ſoutenue pendant que j'écrivois; mais qu'elle a peu duré! Ma lettre eſt finie, & les caracteres n'en ſont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je ſouffre; tu ne ſais pas même ſi j'exiſte, ſi je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le ſauras-tu jamais?

LETTRE VINGT-QUAT.

Maladie de Zilia. Refroidissement de Céline à son égard. Mort de la mere de Déterville. Remords de Zilia, & à quelle occasion.

JE pourrois encore appeller une absence le tems qui s'est écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie, que l'on nomme la fievre. Si, comme je le crois, elle a été causée par les passions douloureuses qui m'agiterent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les tristes réflexions dont je suis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéresser à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les soins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un air si froid, elle a eu si peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis

douter de l'altération de ſes ſentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour ſon frere l'indiſpoſe contre moi, elle me reproche ſans ceſſe de le rendre malheureux ; la honte de paroître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur & l'agrément ſont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariété & de peine de la part du frere & de la ſœur, je ne ſuis pas inſenſible aux événemens qui changent leurs deſtinées.

La mere de Déterville eſt morte. Cette mere dénaturée n'a point démenti ſon caractere, elle a donné tout ſon bien à ſon fils aîné. On eſpere que les gens de Loi empêcheront l'effet de cette injuſtice. Déterville, déſintéreſſé par lui-même, ſe donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppreſſion. Il ſemble que ſon malheur redouble ſon amitié pour elle ; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit ſoir & matin. Ses Lettres ſont remplies de plaintes ſi tendres contre moi, d'inquiétudes ſi vives ſur ma ſanté, que, quoique Céline affecte, en me les liſant,

de ne vouloir que m'inſtruire du progrès de leurs affaires, je démêle aiſément ſon véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me ſoient lues ; néanmoins je ſuis perſuadée qu'il s'en abſtiendroit, s'il étoit inſtruit des reproches dont cette lecture eſt ſuivie. Ils font leur impreſſion ſur mon cœur. La triſteſſe me conſume.

Juſqu'ici, au milieu des orages, je jouiſſois de la foible ſatisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tache ne ſouilloit la pureté de mon ame, aucun remords ne la troubloit ; à préſent je ne puis penſer, ſans une ſorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuſes deux perſonnes auxquelles je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiroient ſans moi ; que je leur fais tout le mal qui eſt en mon pouvoir : & cependant je ne puis, ni ne veux ceſſer d'être criminelle. Ma tendreſſe pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE

LETTRE VINGT-CINQ.

Déterville instruit Zilia sur le sort d'Aza, qu'elle veut aller trouver en Espagne. Déterville, au désespoir, consent à ses desirs.

QUE la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza ! J'ai résisté longtems aux pressantes instances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaisance que par lassitude de disputer avec Céline, je me suis laissée conduire au parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville presque méconnoissable, je suis restée interdite ; je me repentois déja de ma démarche ; j'attendois, en tremblant, les reproches qu'il me paroissoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaisir ?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais ; je ne vous

aurois pas obligée à me voir, si je ne vous apportois autant de joie que vous me causez de douleur. Est-ce trop exiger, qu'un moment de votre vue, pour récompense du cruel sacrifice que je vous fais ? Et sans me donner le tems de répondre : Voici, continua-t-il, une Lettre de ce parent dont on vous a parlé. En vous apprenant le sort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes sermens, quel est l'excès de mon amour ; & tout de suite il me fit la lecture de cette Lettre. Ah ! mon cher Aza, ai-je pu l'entendre sans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours sont conservés, que tu es libre, que tu vis sans péril à la Cour d'Espagne. Quel bonheur inespéré !

Cette admirable Lettre est écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier. Je ne pouvois en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper ; les larmes de l'amour inondoient mon visage.

Si j'avois suivi les mouvemens de mon

cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoiſſance m'inſpiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur devoit augmenter ſes peines ; je lui cachai mes tranſports, il ne vit que mes larmes.

Eh ! bien, Zilia, me dit-il, après avoir ceſſé de lire, j'ai tenu ma parole : vous êtes inſtruite du ſort d'Aza ; ſi ce n'eſt point aſſez, que faut-il faire de plus ? Ordonnez ſans contrainte ; il n'eſt rien que vous ne ſoyez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je duſſe m'attendre à cet excès de bonté, elle me ſurprit & me toucha.

Je fus quelques momens embarraſſée de ma réponſe ; je craignois d'irriter la douleur d'un homme ſi généreux. Je cherchois des termes qui exprimaſſent la vérité de mon cœur, ſans offenſer la ſenſibilité du ſien ; je ne les trouvois pas : il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne ſera jamais ſans mélange, puiſque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'ami-

tié ; je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline ; je voudrois ne vous point quitter, admirer sans cesse vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoissance que je dois à vos bontés. Je sens qu'en m'éloignant de deux personnes si cheres, j'emporterai des regrets éternels. Mais....... Quoi ! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter ! Ah ! je n'étois point préparé à cette funeste résolution ; je manque de courage pour la soutenir. J'en avois assez pour vous voir ici dans les bras de mon Rival. L'effort de ma raison, la délicatesse de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel ; je l'aurois préparé moi-même, mais je ne puis me séparer de vous ; je ne puis renoncer à vous voir. Non, vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas, vous abusez de ma tendresse, vous déchirez sans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon désespoir, c'est votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'est vous, lui dis-je, effrayée de sa résolution, c'est vous que je devrois ac-

cuſer. Vous flétriſſez mon ame en la forçant d'être ingrate ; vous déſolez mon cœur par une ſenſibilité infructueuſe. Au nom de l'amitié, ne terniſſez pas une générofité ſans exemple par un déſeſpoir qui feroit l'amertume de ma vie ſans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même ſentiment que vous ne pouvez ſurmonter ; ne me forcez pas à me plaindre de vous ; laiſſez-moi chérir votre nom, le porter au bout du Monde, & le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne ſais comment je prononçai ces paroles : mais Déterville, fixant ſes yeux ſur moi, ſembloit ne me point regarder ; renfermé en lui-même, il demeura longtems dans une profonde méditation ; de mon côté je n'oſois l'interrompre : nous obſervions un égal ſilence, quand il reprit la parole & me dit avec une eſpece de tranquillité : Oui, Zilia, je connois, je ſens toute mon injuſtice, mais renonce-t-on de ſang-froid à la vue de tant de charmes ! Vous le voulez, vous ſerez obéie. Quel ſacrifice, ô ciel ! Mes triſtes jours s'écou-

leront, finiront fans vous voir. Au moins fi la mort.... N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant; ma foibleffe me trahiroit : donnez-moi deux jours pour m'affurer de moi-même, je reviendrai vous voir; il eft néceffaire que nous prenions enfemble des mefures pour votre voyage. Adieu, Zilia. Puiffe l'heureux Aza fentir tout fon bonheur! En même tems il fortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me foit cher, quoique je fuffe pénétrée de fa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien-aife qu'il fe retirât.

Qu'il eft doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie! Je paffai le refte de la journée dans les plus tendres raviffemens. Je ne t'écrivis point; une Lettre étoit trop peu pour mon cœur, elle m'auroit rappellé ton abfence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza! Que manqueroit-il à mon bonheur, fi tu avois joint à la précieufe Lettre que j'ai reçue quelques gages de ta tendreffe? Pourquoi ne l'as-tu pas fait? On t'a parlé de moi,

tu es instruit de mon sort, & rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur ? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie est égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore; que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine sans mélange. Cependant tu as embrassé la Religion de ce peuple féroce. Quelle est-elle ? Exige-t-elle que tu renonces à ma tendresse, comme celle de France voudroit que je renonçasse à la tienne ? Non, tu l'aurois rejettée.

Quoi qu'il en soit, mon cœur est sous tes loix; soumise à tes lumieres, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis-je craindre ? Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.

LETTRE VINGT-SIXIEME.

Zilia, déterminée par les raisons de Déterville, se résoud à attendre Aza.

C'EST ici, mon cher Aza, que je te reverrai; mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l'entrevue que Déterville m'avoit assignée; quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de tems qu'il ne m'en faudroit pour aller en Espagne, que, quoiqu'il m'ait généreusement laissé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre; le tems est trop cher pour le prodiguer sans nécessité.

Peut-être avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus

de ſoin, ſi je n'euſſe tiré des éclairciſſemens ſur mon voyage, qui m'ont décidée en ſecret, ſur le parti que je prends ; & ce ſecret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me ſuis ſouvenue que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des pieces d'argent & quelquefois d'or dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu ſavoir ſi c'étoit par obligation, ou par ſimple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-ſeulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos (1). Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui ſeroit néceſſaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéreſſé ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrois-je me réſoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va preſque juſqu'à l'ignominie ? Je ne le puis, mon cher Aza ; cette raiſon ſeule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaiſir de te voir plus

(1) Les Incas avoient établi ſur les chemins de grandes maiſons où l'on recevoit les voyageurs ſans aucuns frais.

promptement, n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au Ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir, avec une générosité qui me pénetre de reconnoissance & d'admiration.

Quels doux momens j'ai passés, pendant que Déterville écrivoit! Quel plaisir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter!

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisir, que je n'y avois pas apperçues.

Plusieurs circonstances, qui ne me paroissoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes & agréables. Je suivois aveuglément le penchant de mon cœur, j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Espagnols dont la seule idée me saisit d'horreur; je trouve une satisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais: la voix de l'amour étei-

gnoit celle de l'amitié. Je goûte ſans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a aſſuré qu'il nous étoit à jamais impoſſible de revoir la ville du Soleil. Après le ſéjour de notre patrie, en eſt-il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira, mon cher Aza : quoique la ſincérité en ſoit bannie, on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la ſociété.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'eſt pas néceſſaire de t'avertir d'en apporter : tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes tréſors ſuffit pour te faire admirer & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce Royaume ; tes vertus & tes ſentimens ne ſeront eſtimés que de Déterville & de moi ; il m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes lettres ; il m'a aſſuré que tu trouverois des Interpretes pour t'expliquer les dernieres. On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte : adieu, cher eſpoir de ma vie ; je continuerai à t'écrire : ſi je ne puis te faire paſſer mes lettres, je te les garderai.

Comment ſupporterois-je la longueur de ton voyage, ſi je me privois du ſeul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes tranſports, de mon bonheur ?

LETTRE VINGT-SEPT.

Toute l'amitié de Céline rendue à Zilia, & à quelle occasion. Noble fierté de Zilia, qui refuse les présens que Céline veut lui faire. On apporte à Zilia des coffres pleins des ornemens du Temple du Soleil. Billet de Déterville. Libéralité de Zilia.

DEPUIS que je fais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoissois plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir, je vois tes transports, je les partage, mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables, & pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont sa mere l'avoit privée. Elle voit son amant tous les jours, son mariage n'est retardé que par les apprêts qui y sont nécessaires. Au comble de ses vœux, elle ne

penſe plus à me quereller, & je lui en aï autant d'obligation que ſi je devois à ſon amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en ſoit le motif, nous ſommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un ſentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait ſentir tout le prix, par une complaiſance qui m'a fait paſſer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuſe d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes eſpeces; elle eſt accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la ſienne; & après m'avoir conſultée ſur les différentes beautés de tant d'ajuſtemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, & d'un air empreſſé elle commandoit déja à nos Chinas de le porter chez moi, quand je m'y ſuis oppoſée de toutes mes forces. Mes inſtances n'ont d'abord ſervi qu'à la divertir; mais voyant que ſon obſtination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu diſſimuler davantage mon reſſentiment.

Pourquoi, luï ai-je dit les yeux baignés



de larmes, pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le ſuis ? Je vous dois la vie, & tout ce que j'ai ; c'eſt plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je ſais que ſelon vos loix, quand les bienfaits ne ſont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en eſt effacée. Attendez-donc que je n'en aie plus aucun beſoin, pour exercer votre générosité. Ce n'eſt pas ſans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des ſentimens ſi peu naturels. Nos uſages ſont plus humains, celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne : vous m'avez appris à penſer autrement ; n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : nous ſommes bien éloignés mon frere & moi, ma chere Zilia, de vouloir bleſſer votre délicateſſe ; il nous ſiéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu ; je voulois ſeulement que vous partageaſſiez avec moi les préſens d'un frere

généreux ; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnoiſſance : l'uſage, dans le cas où je ſuis, m'autoriſoit à vous les offrir ; mais puiſque vous en êtes offenſée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc, lui ai-je dit ? Oui, m'a-t-elle répondu en ſouriant, mais permettez-moi d'en écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laiſſé faire, & la gaîté s'eſt rétablie entre nous : nous avons recommencé à examiner ſes parures plus en détail, juſqu'au tems où on l'a demandée au parloir : elle vouloit m'y mener ; mais, mon cher Aza, eſt-il pour moi quelques amuſemens comparables à celui de t'écrire ? Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maiſon religieuſe, pour demeurer dans la ſienne quand elle ſera mariée ; mais ſi j'en ſuis crue . . . .

Aza, mon cher Aza, par quelle agréable ſurpriſe ma lettre fut-elle hier interrompue ? Hélas ! je croyois avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre

ancienne ſplendeur, je n'y comptois plus, je n'y penſois même pas. J'en ſuis environnée, je les vois, je les touche, & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline ſuivie de quatre hommes accablés ſous le poids de gros coffres qu'ils portoient; ils les poſerent à terre & ſe retirerent. Je penſai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déja en ſecret, lorſque Céline me dit en me préſentant des clefs: Ouvrez, Zilia, ouvrez ſans vous effaroucher; c'eſt de la part d'Aza. Je le crus. A ton nom eſt-il rien qui puiſſe arrêter mon empreſſement? j'ouvris avec précipitation, & ma ſurpriſe confirma mon erreur, en reconnoiſſant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du temple du Soleil.

Un ſentiment confus, mêlé de triſteſſe & de joie, de plaiſir & de regret, remplit tout mon cœur. Je me proſternai devant ces reſtes ſacrés de notre culte & de nos autels; je les couvris de reſpectueux baiſers, je les arroſai de mes larmes, je ne pouvois m'en arracher, j'avois oublié juſqu'à la préſence

de Céline ; elle me tira de mon ivresse, en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi, mes transports redoublerent ; mais quoique je la déchiffrasse avec peine, je connus bien-tôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me sera plus aisé, mon cher Aza de te le copier, que de t'en expliquer le sens.

BILLET DE DÉTERVILLE.

» Ces trésors sont à vous, belle Zilia, » puisque je les ai trouvés sur le vaisseau » qui vous portoit. Quelques discussions » arrivées entre les gens de l'équipage, » m'ont empêché jusqu'ici d'en disposer » librement. Je voulois vous les présenter » moi-même, mais les inquiétudes que » vous avez témoignées ce matin à ma » sœur, ne me laissent plus le choix du » moment. Je ne saurois trop-tôt dissiper » vos craintes ; je préférerai toute ma vie » votre satisfaction à la mienne ».

Je l'avoue en rougissant, mon cher Aza,

je sentis moins alors la générosité de Déterville, que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vase, que le hasard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Espagnols. C'est le même, mon cœur l'a reconnu, que tes levres toucherent le jour où tu voulus bien goûter du Aca (1) préparé de ma main. Plus riche de ce trésor que de tous ceux qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés : je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville; mais Céline s'opposa à mon dessein.

Que vous êtes injuste, Zilia, me dit-elle ! Quoi ! vous voulez faire accepter des richesses immenses à mon frere, vous que l'offre d'une bagatelle offense ! Rappellez votre équité, si vous voulez en inspirer aux autres.

Ces paroles me frapperent. Je craignis qu'il n'y eût dans mon action plus d'orgueil & de vengeance que de générosité.

(1) Boisson des Indiens.

Que les vices ſont près des vertus! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline; mais je ſouffrois trop de le contrainte qu'elle vouloit m'impoſer pour n'y pas chercher de l'adouciſſement. Ne me puniſſez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide; ne dédaignez pas quelques modeles du travail de nos malheureuſes contrées; vous n'en avez aucun beſoin, ma priere ne doit point vous offenſer.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux arbuſtes d'or chargés d'oiſeaux & d'inſectes d'un travail excellent; je me hâtai de les lui préſenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de coquillages, de poiſſons, & de fleurs les mieux imitées: elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choiſis enſuite pluſieurs Idoles des nations vaincues (1) par tes ancêtres, &

(1) Les Incas faiſoient dépoſer dans le temple du Soleil les Idoles des peuples qu'ils ſoumettoient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puiſque l'Inca Huyana conſulta l'Idole de Rimace. *Hiſtoire des Incas, tome 1, pag.* 350.

une petite ſtatue (1) qui repréſentoit une vierge du Soleil ; j'y joignis un tigre, un lion & d'autres animaux courageux, & je la priai de les envoyer à Déterville. Écrivez-lui donc, me dit-elle, en ſouriant ; ſans une lettre de votre part, les préſens ſeroient mal reçus.

J'étois trop ſatisfaite pour rien refuſer ; j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoiſſance, & lorſque Céline fut ſortie, je diſtribuai de petits préſens à ſa China, & à la mienne : j'en mis à part pour mon Maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaiſir de donner.

Ce n'a pas été ſans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton ſouvenir, n'eſt point ſorti de mes mains.

La chaiſe d'or (2) que l'on conſervoit dans le temple pour le jour des viſites du Capa-Inca ton auguſte pere, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône,

(1) Les Incas ornoient leurs maiſons de ſtatues d'or de toute grandeur, & même de giganteſques.

(2) Les Incas ne s'aſſeyoient que ſur des ſiéges d'or maſſif.

me repréſente ta grandeur & la majeſté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Eſpagnols, ſuſpendue au-deſſus, excite ma vénération; je me proſterne devant elle, mon eſprit l'adore, & mon cœur eſt tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent ſans ceſſe tes tendres ſermens.

Des fleurs (1), des oiſeaux répandus avec ſymmétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me ſuis ſi ſouvent entretenue de ton idée. Mes yeux ſatisfaits ne s'arrêtent nulle part ſans me rappeller ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.

(1) On a déja dit que les jardins du temple & ceux des maiſons royales étoient remplis de toutes ſortes d'imitations en or & en argent. Les Péruviens imitoient juſqu'à l'herbe appellée *mays*, dont ils faiſoient des champs tout entiers.

LETTRE VINGT-HUIT.

Zilia témoigne à Aza l'étonnement où l'a jettée le ſpectacle de nos jardins, jets d'eau, &c.

JE n'ai pu réſiſter, mon cher Aza, aux inſtances de Céline; il a fallu la ſuivre, & nous ſommes depuis deux jours à ſa maiſon de campagne, où ſon mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence & quels regrets ne me ſuis-je pas arrachée à ma ſolitude! A peine ai-je eu le tems de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendoient ſi chere, que j'ai été forcée de les abandonner; & pour combien de tems? Je l'ignore.

La joie & les plaiſirs dont tout le monde paroît être enivré, me rappellent avec plus de regret les jours paiſibles que je paſſois à t'écrire, ou du moins à penſer à toi: cependant je ne vis jamais des objets ſi nouveaux pour moi, ſi merveilleux, & ſi



propres à me distraire ; & avec l'usage passable que j'ai à présent de la langue du pays, je pourrois tirer des éclaircissemens aussi amusans qu'utiles, sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit & le tumulte laissoit à quelqu'un assez de sang-froid pour répondre à mes questions : mais jusqu'ici je n'ai trouvé personne qui en eût la complaisance ; & je ne suis gueres moins embarrassée que je ne l'étois en arrivant en France.

La parure des hommes & des femmes est si brillante, si chargée d'ornemens inutiles : les uns & les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent, que mon attention à les écouter, m'empêche de les voir, & celle que j'emploie à les regarder, m'empêche de les entendre. Je reste dans une espece de stupidité qui fourniroit sans doute beaucoup à leur plaisanterie, s'ils avoient le loisir de s'en appercevoir ; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé, mon cher Aza ; je vois ici des projets, dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maiſon, preſque auſſi grande qu'une ville; ornée comme un temple, & remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables, dont je vois faire ſi peu d'uſage que je ne puis me défendre de penſer que les François ont choiſi le ſuperflu pour l'objet de leur culte : on lui conſacre les arts, qui ſont ici tant au-deſſus de la nature : ils ſemblent ne vouloir que l'imiter, ils la ſurpaſſent; & la maniere dont ils font uſage de ſes productions paroît ſouvent ſupérieure à la ſienne. Ils raſſemblent dans les jardins, & preſque dans un point de vue les beautés qu'elle diſtribue avec économie ſur la ſurface de la terre, & les élémens ſoumis ſemblent n'apporter d'obſtacles à leurs entrepriſes, que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée nourrir, & élever dans ſon ſein les plantes des climats les plus éloignés, ſans beſoin, ſans néceſſités apparentes, que celles d'obéir aux arts, & d'orner l'Idole du ſuperflu. L'eau ſi facile à diviſer, qui ſemble n'avoir de conſiſtance que par les vaiſſeaux qui la

contiennent, & dont la direction naturelle est de suivre toutes sortes de pentes, se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, par sa propre force, & sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vu renonçant à son pouvoir destructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui prescrit ; tantôt dessinant un vaste tableau de lumiere sur un ciel obscurci par l'absence du Soleil, & tantôt nous montrant cet Astre divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumiere éblouissante ; enfin dans un éclat qui trompe les yeux & le jugement. Quel art, mon cher Aza ? quels hommes ! Quel génie ! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petitesse ; je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.

LETTRE VINGT-NEUV.

Zilia moralise sur la vanité, la frivolité & la politesse des François.

CE n'eſt pas ſans un véritable regret, mon cher Aza, que je paſſe de l'admiration du génie des François au mépris de l'uſage qu'ils en font. Je me plaiſois de bonne foi à eſtimer cette nation charmante, mais je ne puis me refuſer à l'évidence de ſes défauts.

Le tumulte s'eſt enfin appaiſé, j'ai pu faire des queſtions; on m'a répondu; il n'en faut pas davantage ici pour être inſtruite au-delà même de ce qu'on veut ſavoir. C'eſt avec une bonne foi & une légéreté hors de toute croyance, que les François dévoilent les ſecrets de la perverſité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni fineſſe, ni pénétration pour démêler, que leur goût effréné pour le ſuperflu a corrompu leur raiſon, leur cœur & leur eſprit; qu'il a établi des

richesses chimériques sur les ruines du nénécessaire ; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, & qu'il remplace le bon sens & la raison, par le faux brillant de l'esprit.

La vanité dominante des François, est celle de paroître opulens. Le génie, les Arts, & peut-être les Sciences ; tout se rapporte au faste ; tout concourt à la ruine des fortunes, & comme si la fécondité de leur génie ne suffisoit pas pour en multiplier les objets, je sais d'eux-mêmes, qu'au mépris des biens solides & agréables, que la France produit en abondance, ils tirent, à grands frais, de toutes les parties du monde, les meubles fragiles & sans usage, qui font l'ornement de leurs maisons ; les parures éblouissantes dont ils sont couverts ; jusqu'aux mêts & aux liqueurs qui composent leurs repas.

Peut-être, mon cher Aza, ne trouverois-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités, si les François avoient des trésors pour y satisfaire, ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût, que ce qui leur resteroit après avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

Nos Loix, les plus sages qui aient été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état qui caractérisent la naissance ou les richesses, & qu'à la rigueur on pourroit nommer du superflu; aussi n'est-ce que celui qui naît du déréglement de l'imagination, celui qu'on ne peut soutenir sans manquer à l'humanité & à la justice, qui me paroît un crime; en un mot, c'est celui dont les François sont idolâtres, & auquel ils sacrifient leur repos & leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de Citoyens en état de porter le culte de l'idole à son plus haut degré de splendeur, sans manquer au devoir du nécessaire. Les Grands ont voulu les imiter, mais ils ne sont que les martyrs de cette Religion. Quelle peine! Quel embarras! Quel travail, pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus! Il y a peu de Seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie, de finesse & de supercherie pour se distinguer par de frivoles somptuosités, que leurs ancêtres n'ont employé de prudence, de valeur & de talens utiles à l'Etat pour

illuſtrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impoſe, mon cher Aza, j'entends tous les jours avec indignation des jeunes gens ſe diſputer entr'eux la gloire d'avoir mis le plus de ſubtilité & d'adreſſe, dans les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les ſuperfluités dont ils ſe parent, des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du néceſſaire.

Quels mépris de tels hommes ne m'inſpireroient-ils pas pour toute la nation, ſi je ne ſavois d'ailleurs que les François pechent plus communément faute d'avoir une idée juſte des choſes, que faute de droiture : leur légéreté exclut preſque toujours le raiſonnement. Parmi eux rien n'eſt grave, rien n'a de poids ; peut-être aucun n'a jamais réfléchi ſur les conſéquences déshonorantes de ſa conduite. Il faut paroître riche ; c'eſt une mode, une habitude : on la ſuit ; un inconvénient ſe préſente ; on le ſurmonte par une injuſtice ; on ne croit que triompher d'une difficulté ; mais l'illuſion va plus loin.

Dans la plupart des maiſons, l'indigence & le ſuperflu, ne ſont ſéparés que par

un appartement. L'un & l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une maniere bien différente. Le matin dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé, pour trouver les moyens de les concilier avec la fausse opulence. Le chagrin & l'humeur président à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire, que l'on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, & presque un autre être, ébloui de sa propre magnificence, on est gai, on se dit heureux : on va même jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faste avec le plus d'affectation, n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisantent eux-mêmes sur leur propre indigence ; il insultent gaîment à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentoit de vêtemens commodes, de parures & d'ameublemens proportionnés à leur revenus plus qu'à leur

naissance. Leur famille, dit-on, & leurs domestiques jouissoient d'une abondance frugale & honnête. Ils dotoient leurs filles & ils établissoient sur des fondemens solides la fortune du successeur de leur nom, & tenoient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami, ou d'un malheureux.

Te le dirai-je, mon cher Aza? Malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentoit les mœurs de ces tems reculés, elles me plaisoient tellement; j'y trouvois tant de rapport avec la naïveté des nôtres, que me laissant entraîner à l'illusion, mon cœur tressailloit à chaque circonstance, comme si j'eusse dû à la fin du récit, me trouver au milieu de nos chers Citoyens. Mais aux premiers applaudissemens que j'ai donnés à ces coutumes si sages, les éclats de rire que je me suis attirés, ont dissipé mon erreur; & je n'ai trouvé autour de moi que les François insensés de ce tems-ci, qui font gloire du déréglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens solides des François en bagatelles inutiles, n'a pas rendu moins superficiels

les liens de leur ſociété. Les plus ſenſés d'entr'eux qui gémiſſent de cette dépravation, m'ont aſſurée qu'autrefois, ainſi que parmi nous, l'honnêteté étoit dans l'ame & l'humanité dans le cœur : cela peut être ; mais à préſent, ce qu'ils appellent politeſſe leur tient lieu de ſentiment. Elle conſiſte dans une infinité de paroles ſans ſignification, d'égards ſans eſtime, & de ſoins ſans affection.

Dans les grandes maiſons, un domeſtique eſt chargé de remplir les devoirs de la ſociété. Il fait chaque jour un chemin conſidérable, pour aller dire à l'un que l'on eſt en peine de ſa ſanté, à l'autre que l'on s'afflige de ſon chagrin, ou que l'on ſe réjouit de ſon plaiſir. A ſon retour, on n'écoute point les réponſes qu'il rapporte. On eſt convenu réciproquement, de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt ; & ces attentions tiennent lieu d'amitié.

Les égards ſe rendent perſonnellement ; on les pouſſe juſqu'à la puérilité : j'aurois honte de t'en rapporter quelqu'un, s'il ne falloit tout ſavoir d'une nation ſi ſinguliere.

On manqueroit d'égards pour ſes ſupérieurs, & même pour ſes égaux, ſi après l'heure du repas que l'on vient de prendre familiérement avec eux, on ſatisfaiſoit aux beſoins d'une ſoif preſſante, ſans avoir demandé autant d'excuſes que de permiſſions. On ne doit pas non plus laiſſer toucher ſon habit à celui d'une perſonne conſidérable; & ce ſeroit lui manquer que de la regarder attentivement; mais ce ſeroit bien pis ſi on manquoit à la voir. Il me faudroit plus d'intelligence & plus de mémoire que je n'en ai pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne & que l'on reçoit pour des marques de conſidération, qui veut preſque dire de l'eſtime.

A l'égard de l'abondance des paroles, tu entendras un jour, mon cher Aza, que l'exagération, auſſi-tôt déſavouée que prononcée, eſt le fonds inépuiſable de la converſation des François. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment ſuperflu à celui qui l'étoit déja, dans l'intention de perſuader qu'ils n'en font point. C'eſt avec des flatteries outrées qu'ils proteſtent de la ſincérité des louanges qu'ils prodi-

guent; & ils appuient leurs proteſtations d'amour & d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le ſentiment.

O mon cher Aza, que mon peu d'empreſſement à parler, que la ſimplicité de mes expreſſions doivent leur paroître inſipides! Je ne crois pas que mon eſprit leur inſpire plus d'eſtime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande ſagacité à ſaiſir les différentes ſignifications des mots, & à déplacer leur uſage. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la ſubtilité des penſées, ſouvent impénétrables, ou bien en dérober l'obſcurité, ſous l'abondance des expreſſions frivoles. J'ai lu dans un de leurs meilleurs livres : « Que » l'Eſprit du Beau Monde conſiſte à dire » agréablement des riens, à ne ſe pas per» mettre le moindre propos ſenſé, ſi on » ne le fait excuſer par les graces du diſ» cours ; à voiler enfin la raiſon, quand » on eſt obligé de la produire (1) ».

(1) Conſidérations ſur les Mœurs du ſiecle, par M. Duclos.

Que pourrois-je te dire, qui pût te prouver mieux que le bon ſens & la raiſon, qui ſont regardés comme le néceſſaire de l'eſprit, ſont mépriſés ici, comme tout ce qui eſt utile ? Enfin, mon cher Aza, ſois aſſuré que le ſuperflu domine ſi ſouverainement en France, que qui n'a qu'une fortune honnête eſt pauvre, qui n'a que des vertus eſt plat, & qui n'a que du bon ſens eſt ſot.

LETTRE TRENTIEME.

Zilia se plaint à Aza de ce que Déterville évite de se remontrer auprès d'elle. Motif de sa tristesse à ce sujet.

LE penchant des François les porte si naturellement aux extrêmes, mon cher Aza, que Déterville, quoiqu'exempt de la plus grande partie des défauts de sa nation, participe néanmoins à celui-là. Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite de ne plus me parler de ses sentimens, il évite avec une attention marquée de se remontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

Quoique la compagnie soit toujours fort nombreuse & fort gaie, la tristesse regne sur son visage. Il est aisé de deviner que ce n'est pas sans violence, qu'il subit la loi qu'il s'est imposée. Je devrois peut-être lui en tenir compte; mais j'ai tant de questions à lui faire sur les intérêts de mon cœur, que

je ne puis lui pardonner ſon affectation à me fuir.

Je voudrois l'interroger ſur la lettre qu'il a écrite en Eſpagne, & ſavoir ſi elle peut être arrivée à préſent ; je voudrois avoir une idée juſte du tems de ton départ, de celui que tu emploîras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur.

Une eſpérance fondée eſt un bien réel : mais, mon cher Aza, elle eſt bien plus chere quand on en voit le terme.

Aucun des plaiſirs qui occupent la compagnie, ne m'affecte ; ils ſont trop bruyans pour mon ame ; je ne jouis plus de l'entretien de Céline. Toute occupée de ſon nouvel Epoux, à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reſte de la compagnie ne m'eſt agréable qu'autant que je pus en tirer des lumieres ſur les différens objets de ma curioſité ; & je n'en trouve pas toujours l'occaſion. Ainſi ſouvent ſeule au milieu du monde, je n'ai d'amuſemens que mes penſées : elles ſont toutes à toi, cher ami de mon cœur ; tu ſeras à jamais le ſeul confident de mon ame, de mes plaiſirs, & de mes peines.

LETTRE TRENTE-UN.

Rencontre imprévue de Zilia & de Déterville. Leur entretien. Alarmes & soupçons de Zilia sur la fidélité d'Aza, dont elle a appris le changement de Religion.

J'AVOIS grand tort, mon cher Aza, de desirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas! il ne m'a que trop parlé; quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé.

Je ne sais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde & le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendre satisfaction de Céline & de son époux, tout ce que je voyois, m'inspiroit une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si injustes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me causoient dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étois-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étois ensevelie dans une rêverie si profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi, avant que je l'eusse apperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il; c'est le hasard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous : mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche ; par pitié pour moi je me suis approché, j'ai vu couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur : cependant si vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia ? Vous suis-je odieux ? Non, lui dis-je ; au contraire, asseyez-vous ; je suis bien-aise de trouver une occasion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits. . . . N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je, en l'interrompant à mon tour ; pour être tout-

à-fait généreux, il faut se prêter à la reconnoissance; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du temple où j'ai été enlevée. Peut-être en vous écrivant, ai-je mal exprimé les sentimens qu'un tel excès de bonté m'inspiroit; je veux.... Hélas! interrompit-il encore, que la reconnoissance est peu flatteuse pour un cœur malheureux! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.

Qu'osez-vous penser? m'écriai-je: ah, Déterville! combien j'aurois de reproches à vous faire, si vous n'étiez pas tant à plaindre! bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vu, j'ai senti moins de répugnance à dépendre de vous que des Espagnols. Votre douceur & votre bonté me firent desirer dès-lors de gagner votre amitié. A mesure que j'ai démêlé votre caractere, je me suis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne, & sans parler des extrêmes obligations que je vous ai, puisque ma reconnoissance vous blesse, comment aurois-je

pu me défendre des ſentimens qui vous ſont dûs ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la ſimplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos ſentimens ; votre raiſon eſt preſque celle de la nature ; combien de motifs pour vous chérir ! juſqu'à la nobleſſe de votre figure, tout me plaît en vous ; l'amitié a des yeux auſſi-bien que l'amour. Autrefois après un moment d'abſence, je ne vous voyois pas revenir ſans qu'une ſorte de ſérénité ne ſe répandît dans mon cœur ; pourquoi avez-vous changé ces innocens plaiſirs en peines & en contraintes ?

Votre raiſon ne paroît plus qu'avec effort. J'en crains ſans ceſſe les écarts. Les ſentimens dont vous m'entretenez, gênent l'expreſſion des miens ; ils me privent du plaiſir de vous peindre ſans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, ſi vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez juſqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur ; vos yeux embarraſſent les miens ; je n'y remarque plus cette agréa-

ble tranquillité qui passoit quelquefois jusqu'à mon ame ; je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche sans cesse d'en être la cause. Ah, Déterville ! que vous êtes injuste, si vous croyez souffrir seul !

Ma chere Zilia, s'écria-t il, en me baisant la main avec ardeur, que vos bontés & votre franchise redoublent mes regrets ! Quel trésor que la possession d'un cœur tel que le vôtre ! Mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir la perte ! Puissante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir est le vôtre ! N'étoit-ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l'amour excessif, de l'indolence à la fureur, faut-il encore vaincre des sentimens que vous avez fait naître ? Le pourrai-je ? Oui, lui dis-je, cet effort est digne de vous, de votre cœur. Cette action juste vous éleve au-dessus des mortels. Mais pourrai-je y survivre, reprit-il douloureusement ? n'espérez pas au moins que je serve de victime au triomphe de votre amant ; j'irai loin de vous adorer votre idée ; elle sera la nourriture amere de mon cœur ! je vous aimerai,

& je ne vous verrai plus ! Ah ! du moins n'oubliez pas. . . .

Les sanglots étoufferent sa voix ; il se hâta de cacher les larmes qui couvroient son visage ; j'en répandois moi-même. Aussi touchée de sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains, que je serrai dans les miennes ; non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laissez-moi mon ami, contentez-vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presqu'autant que j'aime Aza : mais, je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles ? Un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur ! Dans quel honteux abbaissement je me plonge ! C'en est fait, je me rends à moi-même ; ajouta-t-il d'un ton ferme ; adieu, vous verrez bientôt Aza. Puisse-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent, puisse-t-il être

tel que vous le desirez, & digne de votre cœur.

Quelles alarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces dernieres paroles ne jetta-t-il pas dans mon ame ! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présenterent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux instruit qu'il ne vouloit le paroître, qu'il ne m'eût caché quelques lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Espagne, enfin, oserai-je le prononcer, que tu ne fusses infidele.

Je lui demandai la vérité avec les dernieres instances : tout ce que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes. Cependant les réflexions qu'il fit sur l'inconstance des hommes, sur les dangers de l'absence, & sur la légéreté avec laquelle tu avois changé de religion, jeterent quelque trouble dans mon ame.

Pour la premiere fois, ma tendresse me devint un sentiment pénible ; pour la premiere fois, je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il étoit vrai ; si tu ne m'aimois plus.... Ah ! que jamais un tel

ſoupçon ne ſouille la pureté de mon cœur. Non, je ſerois ſeule coupable, ſi je m'arrêtois un moment à cette penſée, indigne de ma candeur, de ta vertu, de ta conſtance. Non, c'eſt le déſeſpoir qui a ſuggéré à Déterville ces affreuſes idées. Son trouble & ſon égarement ne devoient-ils pas me raſſurer ? L'intérêt qui le faiſoit parler, ne devoit-il pas m'être ſuſpect ? Il me le fut, mon cher Aza : mon chagrin ſe tourna tout entier contre lui ; je le traitai durement ; il me quitta déſeſpéré. Aza ! je t'aime ſi tendrement ! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.

LETTRE TRENTE-DEUX.

Impatience de Zilia ſur l'arrivée d'Aza. Elle demeure avec Céline & ſon mari, qui la répandent dans le grand monde. Ses réflexions ſur le caractere des François.

QUE ton voyage eſt long, mon cher Aza! Que je deſire ardemment ton arrivée! Le terme m'en paroît plus vague que je ne l'avois encore enviſagé; & je me garde bien de faire là-deſſus aucune queſtion à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaiſe opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du ſien, diminue beaucoup la pitié que j'avois de ſes peines, & le regret d'être en quelque façon ſéparée de lui.

Nous ſommes à Paris depuis quinze jours; je demeure avec Céline dans la maiſon de ſon mari, aſſez éloignée de celle de ſon frere, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient ſouvent

y manger; mais nous menons une vie si agitée, Céline & moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, & le reste à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la derniere ne me procuroit les moyens de m'instruire encore plus particuliérement des mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant ancune connoissance de la langue, je ne jugeois que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage, j'étois dans la maison religieuse : tu sais que j'y trouvois peu de secours pour mon instruction, je n'ai vu à la campagne qu'une espece de société particuliere : c'est à présent que répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entiere, & que je puis l'examiner sans obstacle.

Les devoirs que nous rendons, consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible pour y rendre & y recevoir un tribut de louanges

réciproques

réciproques ſur la beauté du viſage & de la taille, ſur l'excellence du goût & du choix des parures, & jamais ſur les qualités de l'ame.

Je n'ai pas été long-tems ſans m'appercevoir de la raiſon qui fait prendre tant de peines, pour acquérir cet hommage frivole ; c'eſt qu'il faut néceſſairement le recevoir en perſonne, encore n'eſt-il que bien momentané. Dès que l'on diſparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui ſort, ne ſervent plus que de comparaiſon mépriſante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La cenſure eſt le goût dominant des François, comme l'inconſéquence eſt le caractere de la nation. Leurs livres ſont la critique générale des mœurs, & leur converſation celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'ils ſoient abſens ; alors on dit librement tout le mal que l'on en penſe, & quelquefois celui que l'on ne penſe pas. Les plus gens de bien ſuivent la coutume ; on les diſtingue ſeulement à une certaine formule d'apologie de

leur franchiſe & de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révelent ſans ſcrupule les défauts, les ridicules, & juſqu'aux vices de leurs amis.

Si la ſincérité dont les François font uſage les uns contre les autres, n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque eſt ſans bornes. Il ne faut ni éloquence pour ſe faire écouter, ni probité pour ſe faire croire. Tout eſt dit, tout eſt reçu avec la même légéreté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François ſoient nés méchans; je ſerois plus injuſte qu'eux, ſi je te laiſſois dans l'erreur.

Naturellement ſenſibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât ſans attendriſſement le récit que l'on m'oblige ſouvent de faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos ſentimens & de la ſimplicité de nos mœurs; s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux : l'exemple & la coutume ſont les tyrans de leur conduite.

Tel qui penſe bien d'un abſent, en médit pour n'être pas mépriſé de ceux qui

l'écoutent : tel autre feroit bon, humain, fans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule, & tel eft ridicule par état, qui feroit un modele de perfection, s'il ofoit hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, chez la plupart d'entr'eux les vices font artificiels comme les vertus, & la frivolité de leur caractere ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils font. Tels à-peu-près que certains jouets de leur enfance, imitation informe des êtres penfans, ils ont du poids aux yeux, de la légéreté au tact, la furface colorée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Auffi ne font-ils gueres eftimés par les autres nations que comme les jolies bagatelles le font dans la fociété. Le bon fens fourit à leurs gentilleffes, & les remet froidement à leur place.

Heureufe la nation qui n'a que la Nature pour guide, la vérité pour principe, & la vertu pour mobile.

LETTRE TRENTE-TROIS.

Suite des réflexions de Zilia ſur le caractere des François, ſur-tout à l'égard des femmes.

IL n'eſt pas ſurprenant, mon cher Aza, que l'inconſéquence ſoit une ſuite du caractere léger des François ; mais je ne puis aſſez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumieres qu'aucune autre nation, ils ſemblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes que les Étrangers remarquent en eux dès la premiere vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur eſprit, que leur façon de penſer ſur les femmes. Ils les reſpectent, mon cher Aza, & en même-tems ils les mépriſent avec un égal excès.

La premiere loi de leur politeſſe, ou ſi tu veux de leur vertu (car juſqu'ici je ne leur en ai gueres découvert d'autres), re-

garde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition ; il se couvriroit de honte, & de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisoit quelque insulte personnelle ; & cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir? Docile aux notions de la Nature, notre génie ne va pas au-delà. Nous avons trouvé que la force & le courage dans un sexe indiquoit qu'il devoit être le soutien & le défenseur de l'autre ; nos Loix y sont conformes (1). Ici loin de compatir à la foiblesse des femmes, celles du peuple, accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les loix, ni par leurs maris ; celles d'un rang

(1) Les Loix dispensoient les femmes de tout travail pénible.

plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont, pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satyre.

Je m'étois bien apperçue en entrant dans le monde, que la censure habituelle de la nation tomboit principalement sur les femmes, & que les hommes, entre eux, ne se méprisoient qu'avec ménagement : j'en cherchois la cause dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses amis, & l'on approuvoit cette action barbare, par la seule raison, que le mort avoit parlé au désavantage du vivant; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractere assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, & j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui; ou à se bannir de la

ſociété, s'il refuſe de prendre une vengeance ſi cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux ſur ce que je cherchois. Il eſt clair que les hommes naturellement lâches, ſans honte & ſans remords, ne craignent que les punitions corporelles, & que ſi les femmes étoient autoriſées à punir les outrages qu'on leur fait de la même maniere dont ils ſont obligés de ſe venger de la plus légere inſulte, tel que l'on voit reçu & accueilli dans la ſociété, ne ſeroit plus ; ou retiré dans un déſert, il y cacheroit ſa honte & ſa mauvaiſe foi. L'impudence & l'effronterie dominent entiérement les jeunes hommes, ſur-tout quand ils ne riſquent rien. Le motif de leurs conduite avec les femmes, n'a pas beſoin d'autre éclairciſſement : mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles, preſque dans tous les eſprits ; je ferai mes efforts pour le découvrir ; mon propre intérêt m'y engage. O mon cher Aza ! quelle ſeroit ma douleur, ſi à ton arrivée on te parloit de moi comme j'entends parler des autres !

LETTRE TRENTE-QUAT.

Zilia continue ses réflexions sur les mœurs de la Nation Françoise.

IL m'a fallu beaucoup de tems, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découvert dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles sont & ce que l'on s'imagine qu'elles devroient être. On voudroit, comme ailleurs, qu'elles eussent du mérite & de la vertu. Mais il faudroit que la nature les fit ainsi ; car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la fin qu'on se propose, qu'elle me paroît être le chef-d'œuvre de l'inconséquence françoise.

On sait au Pérou, mon cher Aza, que pour préparer les humains à la pratique des vertus, il faut leur inspirer dès l'enfance un courage & une certaine fermeté d'ame qui leur forment un caractere décidé ; on l'ignore en France. Dans le premier âge

les enfans ne paroiſſent deſtinés qu'au divertiſſement des parens & de ceux qui les gouvernent. Il ſemble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité. On les trompe ſur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne des idées fauſſes de ce qui ſe préſente à leurs ſens, & l'on rit inhumainement de leurs erreurs : on augmente leur ſenſibilité & leur foibleſſe naturelle par une puérile compaſſion pour les petits accidens qui leur arrivent : on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne ſais quelles ſont les ſuites de l'éducation qu'un pere donne à ſon fils : je ne m'en ſuis pas informée. Mais je ſais que du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des inſtructions, on les enferme dans une maiſon religieuſe, pour leur apprendre à vivre dans le monde. Que l'on confie le ſoin d'éclairer leur eſprit à des perſonnes auxquelles on feroit peut-être un crime d'en avoir, & qui ſont incapables de leur former le cœur qu'elles ne connoiſſent pas.

Les principes de la religion ſi propres à

servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement & par mémoire. Les devoirs à l'égard de la Divinité ne sont pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent dans de petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde; & si l'on en conserve encore quelques usages, à la maniere dont on s'en acquitte, on croiroit volontiers que ce n'est qu'une espece de politesse que l'on rend par habitude à la Divinité.

D'ailleurs rien ne remplace les premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connoît presque point en France le respect pour soi-même, dont on prend tant de soin de remplir le cœur de nos jeunes vierges. Ce sentiment généreux qui nous rend le juge le plus sévere de nos actions & de nos pensées, qui devient un principe sûr quand il est bien senti, n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur ame, on seroit tenté de croire que les

François ſont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refuſent une.

Régler les mouvemens du corps, arranger ceux du viſage, compoſer l'extérieur, ſont les points eſſentiels de l'éducation. C'eſt ſur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles que les parens ſe glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de ſe pénétrer de confuſion pour une faute commiſe contre la bonne grace: Ils ne leur diſent pas que la contenance honnête, n'eſt qu'une hypocriſie, ſi elle n'eſt l'effet de l'honnêteté de l'ame. On excite ſans ceſſe en elles ce mépriſable amour-propre, qui n'a d'effet que ſur les agrémens extérieurs. On ne leur fait pas connoître celui qui forme le mérite, & qui n'eſt ſatisfait que par l'eſtime. On borne la ſeule idée qu'on leur donne de l'honneur à n'avoir point d'amans, en leur préſentant ſans ceſſe la certitude de plaire pour récompenſe de la gêne & de la contrainte qu'on leur impoſe; & le tems le plus précieux pour former l'eſprit eſt employé à acquérir des talens imparfaits, dont on fait peu d'uſage dans la jeuneſſe,

& qui deviennent ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'eſt pas tout, mon cher Aza, l'inconſéquence des François n'a point de bornes. Avec de tels principes ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connoître ; ils ne leur donnent pas même une idée juſte des termes qui les déſignent. Je tire tous les jours plus d'éclairciſſement qu'il ne m'en faut là-deſſus, dans les entretiens que j'ai avec de jeunes perſonnes, dont l'ignorance ne me cauſe pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu juſqu'ici.

Si je leur parle de ſentimens, elles ſe défendent d'en avoir, parce qu'elles ne connoiſſent que celui de l'amour. Elles n'entendent, par le mot de bonté, que la compaſſion naturelle, que l'on éprouve à la vue d'un être ſouffrant ; & j'ai même remarqué qu'elles en ſont plus affectées pour des animaux que pour des humains ; mais cette bonté tendre, réfléchie, qui fait faire le bien avec nobleſſe & diſcernement, qui porte à l'indulgence & à l'humanité, leur eſt totalement inconnue. Elles

Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la diſcrétion, en ne révélant qu'à quelques amies les ſecrets frivoles qu'elles ont ſurpris ou qu'on leur a confiés. Mais elles n'ont aucune idée de cette diſcrétion circonſpecte, délicate & néceſſaire pour n'être point à charge, pour ne bleſſer perſonne, & pour maintenir la paix dans la ſociété.

Si j'eſſaie de leur expliquer ce que j'entends par la modération, ſans laquelle les vertus mêmes ſont preſque des vices: ſi je parle de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'égard des inférieurs, ſi peu pratiquée en France, & de la fermeté à mépriſer & à fuir les vicieux de qualité, je remarque à leur embarras qu'elles me ſoupçonnent de parler la langue Péruvienne, & que la ſeule politeſſe les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne ſont pas mieux inſtruites ſur la connoiſſance du monde, des hommes & de la ſociété. Elles ignorent juſqu'à l'uſage de leur langue naturelle; il eſt rare qu'elles la parlent correctement, & je ne m'apper-

çois pas sans une extrême surprise, que je suis à présent plus savante qu'elles à cet égard.

C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine sorties de l'enfance. Dès-lors il semble, au peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il seroit encore tems de réparer les défauts de la premiere éducation; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme libre dans son appartement, y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement puériles, toujours inutiles, & peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle, son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires, de sa famille & de sa maison. Elle ne participe au tout de ce petit Univers que par la représentation. C'est une figure d'ornement, pour amuser

des curieux ; auſſi pour peu que l'humeur impérieuſe ſe joigne au goût de la diſſipation, elle donne dans tous les travers, paſſe rapidement de l'indépendance à la licence, & bientôt elle arrache le mépris & l'indignation des hommes, malgré leur penchant & leur intérêt à tolérer les vices de la jeuneſſe en faveur de ſes agrémens.

Quoique je te diſe la vérité avec toute la ſincérité de mon cœur, mon cher Aza, garde-toi bien de croire qu'il n'y ait point ici de femme de mérite. Il en eſt d'aſſez heureuſement nées pour ſe donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuſe. L'attachement à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs & les agrémens honnêtes de leur eſprit, attirent ſur elles l'eſtime de tout le monde. Mais le nombre de celles-là eſt ſi borné, en comparaiſon de la multitude, qu'elles ſont connues & révérées par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général il me ſemble que les femmes naiſſent ici, bien plus communément que chez nous, avec toutes les

dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite & en vertus. Mais comme s'ils en convenoient au fond de leur cœur, & que leur orgueil ne pût supporter cette égalité, ils contribuent en toute maniere à les rendre méprisables, soit en manquant de considération pour les leurs, soit en séduisant celles des autres.

Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entiérement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui par une lâche indifférence laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés; mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui par l'exemple d'une conduite vicieuse & indécente entraînent leurs femmes dans le déréglement ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet, mon cher Aza, comment ne seroient-elles pas révoltées contre l'injustice des Loix qui tolerent l'impunité des hommes, poussée au même excès que leur autorité. Un mari, sans craindre au-

cune punition, peut avoir pour sa femme les manieres les plus rebutantes; il peut dissiper en prodigalités, aussi criminelles qu'excessives, non seulement son bien, celui de ses enfans, mais même celui de la victime qu'il fait gémir presque dans l'indigence, par une avarice pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très-communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légere infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggere. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, & que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties.

Je pense & je sens que ce seroit les honorer beaucoup que de les croire capables de conserver de l'amour pour leur mari, malgré l'indifférence & les dégoûts, dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris!

Le premier sentiment que la nature a mis en nous, est le plaisir d'être, & nous le sentons plus vivement & par degrés à

mesure que nous nous appercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d'être aimé de ses parens, & accueilli des Etrangers. Celui du reste de la vie est de sentir l'importance de notre être, à proportion qu'il devient nécessaire au bonheur d'un autre. C'est toi, mon cher Aza, c'est ton amour extrême, c'est la franchise de nos cœurs, la sincérité de nos sentimens qui m'ont dévoilé les secrets de la Nature & ceux de l'amour. L'amitié, ce sage & doux lien, devroit peut-être remplir tous nos vœux; mais elle partage sans crime & sans scrupule son affection entre plusieurs objets; l'amour qui donne & qui exige une préférence exclusive, nous présente une idée si haute, si satisfaisante de notre être, qu'elle seule peut contenter l'avide ambition de primauté qui naît avec nous, qui se manifeste dans tous les âges, dans tous les tems, dans tous les états, & le goût naturel pour la propriété, acheve de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la possession d'un meuble, d'un

bijou, d'une terre, eſt un des ſentimens les plus agréables que nous éprouvions, quel doit être celui qui nous aſſure la poſſeſſion d'un cœur, d'une ame, d'un être libre, indépendant, & qui ſe donne volontairement en échange du plaiſir de poſſéder en nous les mêmes avantages?

S'il eſt donc vrai, mon cher Aza, que le deſir dominant de nos cœurs ſoit celui d'être honoré en général & chéri de quelqu'un en particulier, conçois-tu par quelle inconſéquence les François peuvent eſpérer qu'une jeune femme accablée de l'indifférence offenſante de ſon mari, ne cherche pas à ſe ſouſtraire à l'eſpece d'anéantiſſement qu'on lui préſente ſous toutes ſortes de formes? Imagines-tu qu'on puiſſe lui propoſer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont toujours au-delà du mérite? Pourrois-tu comprendre ſur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus, dont les hommes ſe diſpenſent, en leur refuſant les lumieres & les principes néceſſaires pour les pratiquer. Mais ce qui ſe conçoit encore moins, c'eſt que les parens & les maris ſe plaignent récipro-

quement du mépris que l'on a pour leurs femmes & leurs filles, & qu'ils en perpétuent la caufe de race en race avec l'ignorance, l'incapacité & la mauvaife éducation.

O mon cher Aza, que les vices brillans d'une nation d'ailleurs fi féduifante ne nous dégoûtent point de la naïve fimplicité de nos mœurs! N'oublions jamais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide & mon foutien dans le chemin de la vertu; & moi, celle où je fuis de conferver ton eftime & ton amour, en imitant mon modele.

LETTRE TRENTE-CINQ.

Déterville, avec une partie des richesses de Zilia, lui fait l'acquisition d'une terre, où, sans l'avoir prévenue, il lui donne une fête agréable.

Nos visites & nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passé hier! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville & à sa sœur me sont agréables! Mais combien elles me seront cheres, quand je pourrai les partager avec toi!

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, son frere, son mari & moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long; nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne, dont la situation & les approches me parurent admirables; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut

d'en trouver toutes les portes ouvertes, & de n'y rencontrer perſonne.

Cette maiſon, trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroiſſoit un enchantement. Cette penſée me divertit; je demandai à Céline ſi nous étions chez une de ces Fées dont elle m'avoit fait lire les hiſtoires, où la maîtreſſe du logis étoit inviſible, ainſi que les domeſtiques.

Vous la verrez, me répondit-elle; mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant ſon abſence. Mais avant toutes choſes, ajouta-t-elle, il faut que vous ſigniez le conſentement que vous donnez, ſans doute, à cette propoſition. Ah! volontiers, lui dis-je, en me prêtant à la plaiſanterie.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire & du papier, déja écrit; il me le préſenta, & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'inſtant même, parut un autre homme d'aſſez bonne mine, qui nous invita, ſelon la coutume, de paſſer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table ſervie avec autant de propreté que de magnificence; à peine étions-nous aſſis, qu'une muſique charmante ſe fit entendre dans la chambre voiſine; rien ne manquoit de tout ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même ſembloit avoir oublié ſon chagrin pour nous exciter à la joie : il me parloit en mille manieres de ſes ſentimens pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, ſans plainte ni reproche.

Le jour étoit ſerein; d'un commun accord nous réſolûmes de nous promener en ſortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maiſon ne ſembloit le promettre. L'art & la ſymmétrie ne s'y faiſoient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la ſimple Nature.

Nous bornâmes notre courſe dans un bois qui termine ce beau jardin; aſſis tous quatre ſur un gazon délicieux, nous vîmes

venir à nous d'un côté une troupe de paysans vêtus proprement à leur maniere, précédés de quelques inſtrumens de muſique, & de l'autre, une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon ruſtique, mais mélodieuſe, des chanſons, où j'entendis avec ſurpriſe, que mon nom étoit ſouvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorſque les deux troupes nous ayant joints, je vis l'homme le plus apparent, quitter la ſienne, mettre un genou en terre, & me préſenter dans un grand baſſin pluſieurs clefs avec un compliment, que mon trouble m'empêcha de bien entendre ; je compris ſeulement, qu'étant le chef des villageois de la contrée, il venoit me rendre hommage en qualité de leur Souveraine, & me préſenter les clefs de la maiſon dont j'étois auſſi la maîtreſſe.

Dès qu'il eut fini ſa harangue, il ſe leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me préſenter une gerbe de fleurs, ornée de rubans, qu'elle accompagna auſſi d'un petit diſcours à ma

louange,

louange, dont elle s'acquitta de bonne grace.

J'étois trop confuse, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritois si peu. D'ailleurs tout ce qui se passoit, avoit un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens, je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole : si ma confusion étoit divertissante pour la compagnie, elle étoit si embarrassante pour moi, que Déterville en fut touché; il fit un signe à sa sœur ; elle se leva après avoir donné quelques pieces d'or aux paysans & aux jeunes filles, en leur disant que c'étoient les prémices de mes bontés pour eux : elle me proposa de faire un tour de promenade dans le bois, je la suivis avec plaisir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit mise, mais je n'en eus pas le tems. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta & me regardant avec une

mine riante : Avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, & que vous le ferez bien davantage si je vous dis, qu'il est très vrai que cette terre & cette maison vous appartiennent.

A moi, m'écriai-je ! ah ! Céline ! Est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Vous poussez trop loin l'outrage, ou la plaisanterie. Attendez, me dit-elle plus sérieusement : si mon frere avoit disposé de quelque partie de vos trésors pour en faire l'acquisition, & qu'au lieu des ennuyeuses formalités dont il s'est chargé, il ne vous eût réservé que la surprise, nous haïriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré, à tout événement, une demeure telle que vous avez paru l'aimer, & de vous avoir assuré une vie indépendante ? Vous avez signé ce matin l'acte authentique qui vous met en possession de l'une & l'autre. Grondez-nous à présent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah ! mon aimable amie ! m'écriai-je, en me jettant dans ses bras. Je sens trop vive-

ment des ſoins ſi généreux pour vous exprimer ma reconnoiſſance. Il ne me fut poſſible de prononcer que ce peu de mots, j'avois ſenti d'abord l'importance d'un tel ſervice. Touchée, attendrie, tranſportée de joie en penſant au plaiſir que j'aurois à te conſacrer cette charmante demeure, la multitude de mes ſentimens en étouffoit l'expreſſion. Je faiſois à Céline des careſſes qu'elle me rendoit avec la même tendreſſe; & après m'avoir donné le tems de me remettre, nous allâmes retrouver ſon frere & ſon mari.

Un nouveau trouble me ſaiſit en abordant Déterville, & jetta un nouvel embarras dans mes expreſſions; je lui tendis la main, il la baiſa ſans proférer une parole, & ſe détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, & que je pris pour des ſignes de la ſatisfaction qu'il avoit de me voir ſi contente; j'en fus attendrie juſqu'à en verſer auſſi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intéreſſé que nous à ce qui ſe paſſoit, remit bientôt la converſation ſur le ton de plaiſanterie; il me fit des complimens ſur ma nouvelle dignité,

& nous engagea à retourner à la maiſon pour en examiner, diſoit-il, les défauts, & faire voir à Déterville que ſon goût n'étoit pas auſſi sûr qu'il s'en flattoit.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza ? Tout ce qui s'offrit à mon paſſage me parut prendre une nouvelle forme; les fleurs me ſembloient plus belles, les arbres plus verds, la ſymmétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvai la maiſon plus riante, les meubles plus riches, les moindres bagatelles m'étoient devenues intéreſſantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivreſſe de joie, qui ne me permettoit pas de rien examiner; le ſeul endroit où je m'arrêtai, fut dans une aſſez grande chambre entourée d'un grillage d'or, légérement travaillé, qui renfermoit une infinité de livres de toutes couleurs, de toutes formes, & d'une propreté admirable; j'étois dans un tel enchantement, que je croyois ne pouvoir les quitter ſans les avoir tous lus. Céline m'en arracha, en me faiſant ſouvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remiſe. Je m'en ſervis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on

me montra ; & je restai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures : les lambris à fond verd, ornés de figures extrêmement bien dessinées, imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la ville du Soleil, telles à-peu-près que je les avois dépeintes à Déterville.

On y voyoit nos vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France ; on disoit même qu'elles me ressembloient.

Les ornemens du Temple que j'avois laissés dans la maison religieuse, soutenus par des pyramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit par son éclat d'embellir cette charmante solitude ; & des meubles commodes assortis aux peintures, la rendoient délicieuse.

Déterville profitant du silence où me retenoient ma surprise, ma joie & mon admiration, me dit en s'approchant de

moi : vous pourrez vous appercevoir, belle Zilia, que la chaiſe d'or ne ſe trouve point dans ce nouveau Temple du Soleil ; un pouvoir magique l'a transformée en maiſon, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre ſcience à cette métamorphoſe, ce n'a pas été ſans regret : mais il a fallu reſpecter votre délicateſſe. Voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire, pratiquée adroitement dans le mur, voici les débris de l'opération magique. En même-tems il me fit voir une caſſette remplie de pieces d'or à l'uſage de France. Ceci, vous le ſavez, continua-t-il, n'eſt pas ce qui eſt le moins néceſſaire parmi nous : j'ai cru devoir vous en conſerver une petite proviſion.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoiſſance, & l'admiration que me cauſoient des ſoins ſi prévenans, quand Céline m'interrompit & m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux auſſi, me dit-elle, vous faire voir la puiſſance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajuſtemens, enfin de

tout ce qui eſt à l'uſage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pus m'empêcher d'en rire, & de demander à Céline, combien d'années elle vouloit que je vécuſſe pour employer tant de belles choſes. Autant que nous en vivrons mon frere & moi, me répondit-elle : & moi, repris-je, je deſire que vous viviez l'un & l'autre autant que je vous aimerai, & vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le Temple du Soleil : c'eſt ainſi qu'ils nommerent le merveilleux cabinet. J'eus enfin la liberté de parler ; j'exprimai, comme je le ſentois, les ſentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté ! que de vertus dans les procédés du frere & de la ſœur !

Nous paſsâmes le reſte du jour dans les délices de la confiance & de l'amitié ; je leur fis les honneurs du ſouper encore plus gaîment que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domeſtiques que je ſavois être à moi ; je badinois ſur mon autorité & mon opulence ; je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre

agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'appercevoir qu'à mesure que le tems s'écouloit, Déterville retomboit dans sa mélancolie, & même qu'il échappoit de tems en tems des larmes à Céline ; mais l'un & l'autre reprenoient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient : je ne pus l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon Palais enchanté.

O mon cher Aza, quelle sera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi !

LETTRE TRENTE-SIX.

Transports de Zilia à la nouvelle de la prochaine arrivée d'Aza.

LA tristesse de Déterville & de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon Palais enchanté : ils me sont trop chers l'un & l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif ; mais voyant qu'ils s'obstinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage, & bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause, & mes amis ne l'ont pas laissé durer long-tems.

Déterville m'a avoué qu'il avoit résolu de me cacher le jour de ton arrivée afin de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisoit abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une lettre du guide qu'il t'a fait donner, & par le calcul du tems & du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que

tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même ; enfin qu'il n'y a plus de tems à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette premiere confidence faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine : tu logeras ici, jusqu'à ce qu'unis ensemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux Château. Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous séparera ; Déterville a pourvu à tout, & m'a convaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement, je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore que ta prochaine arrivée. Je le plains : je compatis à sa douleur ; je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens, & qui soit une digne récompense de sa vertu.

Je dissimule même une partie des transports de ma joie pour ne pas irriter sa peine : c'est tout ce que je puis faire ; mais je suis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entiérement : ainsi

quoique je te croie fort près de moi, que je treſſaille au moindre bruit, que j'interrompe ma lettre preſque à chaque mot pour courir à la fenêtre, je ne laiſſe pas de continuer à t'écrire, il faut ce ſoulagement au tranſport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il eſt vrai ; mais ton abſence en eſt-elle moins réelle que ſi les mers nous ſéparoient encore ? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre : pourquoi ceſſerois-je de m'entretenir avec toi de la ſeule façon dont je puis le faire ? Encore un moment, & je te verrai ; mais ce moment n'exiſte point. Eh ! puis-je mieux employer ce qui me reſte de ton abſence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendreſſe ? Hélas ! tu l'as vue toujours gémiſſante. Que ce tems eſt loin de moi ! Avec quel tranſport il ſera effacé de mon ſouvenir ! Aza, cher Aza ! que ce nom eſt doux ! Bientôt je ne t'appellerai plus en vain ; tu m'entendras, tu voleras à ma voix : les plus tendres expreſſions de mon cœur ſeront la récompenſe de ton empreſſement....

LETTRE TRENTE-SEPT.

Au Chevalier Déterville.

A Malte.

Arrivée d'Aza. Reproches de Zilia à Déterville, qui s'est retiré à Malte. Ses soupçons fondés sur le froid de l'abord de son Amant.

Avez-vous pu, Monsieur, prévoir sans remords le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnoissance si pressans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre désespoir & à votre absence ? Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus ameres.

Céline, toute affligée qu'elle est, n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a

m'a présenté Aza d'une main, & de l'autre votre cruelle Lettre. Au comble de mes vœux la douleur s'est fait sentir dans mon ame; en retrouvant l'objet de ma tendresse, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres sentimens. Ah! Déterville! que pour cette fois votre bonté est inhumaine! Mais n'espérez pas exécuter jusqu'à la fin vos injustes résolutions. Non, la mer ne vous séparera pas à jamais de tout ce qui vous est cher; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes Lettres, vous écouterez mes prieres; le sang & l'amitié reprendront leurs droits sur votre cœur; vous vous rendrez à une famille à laquelle je suis responsable de votre perte.

Quoi! pour récompense de tant de bienfaits, j'empoisonnerois vos jours & ceux de votre sœur! je romprois une si tendre union! je porterois le désespoir dans vos cœurs, même en jouissant encore des effets de vos bontés! Non, ne le croyez pas: je ne me vois qu'avec horreur dans une maison que je remplis de deuil; je reconnois vos soins au bon traitement que

je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerois de me haïr; mais quels qu'ils soient, j'y renonce, & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir, si vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle, Déterville! Quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vues? Vous vouliez me rendre heureuse, vous ne me rendez que coupable; vous vouliez sécher mes larmes, vous les faites couler, & vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue, que vous avez crue si redoutable pour vous? Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'est plus le même Aza, que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols, dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon ame, l'indifférence offensante avec laquelle il se propose de ne faire en France qu'un séjour de peu de durée, la curiosité qui l'entraîne loin de moi à ce moment même, tout me fait craindre des maux dont mon cœur

frémit. Ah ! Déterville ! peut-être ne ferez-vous pas long-tems le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien fur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramenent ; elle eft le feul afyle de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire ? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs fenfibles à mes peines ? La générofité, jufqu'ici la plus forte de vos paffions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent ? Non, je ne puis le croire ; cette foibleffe feroit indigne de vous ; vous êtes incapable de vous y livrer : mais venez m'en convaincre, fi vous aimez votre gloire & mon repos.

LETTRE TRENTE-HUIT.

Au Chevalier Déterville.

A Malte.

Aza infidele. Comment & par quel motif. Désespoir de Zilia.

SI vous n'étiez la plus noble des créatures, Monsieur, je serois la plus humiliée; si vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatissant, seroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de mon désespoir! Mais hélas! que me reste-t-il à craindre? Qu'ai-je à ménager? Tout est perdu pour moi.

Ce n'est plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie que je regrette; ce ne sont plus les inquiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs: c'est la bonne foi violée, c'est l'amour méprisé qui déchire mon ame. Aza est infidele.

Aza infidele! Que ces funestes mots

ont de pouvoir ſur mon ame. . . . . . mon ſang ſe glace . . . . . un torrent de larmes. . . . .

J'appris des Eſpagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups eſt le plus ſenſible : ce ſont eux qui m'enlevent le cœur d'Aza ; c'eſt leur cruelle Religion qui autoriſe le crime qu'il commet ; elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ſes proches. Si j'étois étrangere, inconnue, Aza pourroit m'aimer : unis par les liens du ſang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie ſans honte, ſans regret, ſans remords.

Hélas! toute biſarre qu'eſt cette Religion, s'il n'avoit fallu que l'embraſſer pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, j'aurois ſoumis mon eſprit à ſes illuſions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être inſtruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admiſe dans une ſociété ſi pure, ſans abandonner le motif qui me détermine, ſans renoncer à ma tendreſſe, c'eſt-à-dire, ſans changer mon exiſtence.

Je l'avoue, cette extrême ſévérité me frappe autant qu'elle me révolte : je ne puis refuſer une forte de vénération à des Loix qui dans toute autre choſe me paroiſſent ſi pures & ſi ſages ; mais eſt-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il ? Aza ne m'aime plus : ah ! malheureuſe ! ...

Le cruel Aza n'a conſervé de la candeur de nos mœurs, que le reſpect pour la vérité, dont il fait un ſi funeſte uſage. Séduit par les charmes d'une jeune Eſpagnole, prêt à s'unir à elle, il n'a conſenti à venir en France que pour ſe dégager de la foi qu'il m'avoit jurée ; que pour ne me laiſſer aucun doute ſur ſes ſentimens ; que pour me rendre une liberté que je déteſte ; que pour m'ôter la vie.

Oui, c'eſt en vain qu'il me rend à moi-même ; mon cœur eſt à lui, il y ſera juſqu'à la mort.

Ma vie lui appartient : qu'il me la raviſſe & qu'il m'aime.

Vous ſaviez mon malheur ; pourquoi ne me l'avez-vous éclairci qu'à demi ? Pour-

quoi ne me laifsâtes-vous entrevoir que des foupçons qui me rendirent injufte à votre égard ? Et pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurois pas cru ; aveugle, prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funefte deftinée, j'aurois conduit fa victime à ma Rivale, je ferois à préfent.... O Dieux, fauvez-moi cette horrible image....

Déterville, trop généreux ami ! fuis-je digne d'être écoutée ? Oubliez mon injuftice ; plaignez une malheureufe dont l'eftime pour vous eft encore au-deffus de fa foibleffe pour un ingrat.

LETTRE TRENTE-NEUV.

Au Chevalier Déterville.

A Malte.

Aza quitte Zilia pour retourner en Espage, & s'y marier.

PUISQUE vous vous plaignez de moi, Monſieur, vous ignorez l'état dont les cruels ſoins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit? Je ne penſois plus. S'il m'étoit reſté quelque ſentiment, ſans doute la confiance en vous en eût été un; mais environnée des ombres de la mort, le ſang glacé dans les veines, j'ai long-tems ignoré ma propre exiſtence; j'avois oublié juſqu'à mon malheur. Ah! Dieux! pourquoi, en me rappellant à la vie, m'a-t-on rappellée à ce funeſte ſouvenir!

Il eſt parti! je ne le verrai plus! il me fuit, il ne m'aime plus, il me l'a dit: tout eſt fini pour moi. Il prend une autre

épouse, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne. Eh! bien, cruel Aza, puisque le fantastique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitois-tu aussi l'art qui l'accompagne?

Heureuses Françoises, on vous trahit; mais vous jouissez long-tems d'une erreur qui feroit à présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d'être une vertu? Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes, quand l'occasion le veut?

Tu m'as vu à tes pieds, barbare Aza; tu les as vus baignés de mes larmes, & ta fuite.... Moment horrible! pourquoi ton souvenir ne m'arrache-t-il pas la vie?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foiblesse.... Tu ne serois pas parti seul. Je te suivrois, ingrat; je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux.

Déterville, quelle foiblesse fatale vous a éloigné de moi? Vous m'eussiez secourue; ce que n'a pu faire le désordre de mon désespoir, votre raison, capable de

persuader, l'auroit obtenu; peut-être Aza seroit encore ici. Mais, déja arrivé en Espagne, au comble de ses vœux..... Regrets inutiles, désespoir infructueux. ! ... Douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, Monsieur, à surmonter les obstacles qui vous retiennent à Malte, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous? Fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un supplice, qui ne veut que mourir,

LETTRE QUARANTIEME.

Zilia cherche dans la retraite la consolation à ses douleurs.

RASSUREZ-VOUS, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, & que moins agitée, je ne puisse calmer vos inquiétudes. Je vis; le Destin le veut, je me soumets à ses loix.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé, quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remede, a fait le reste. Je sais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé. Ma douleur n'est pas éteinte; mais la cause n'est plus digne de mes regrets: s'il en reste dans mon cœur, ils ne sont dûs qu'aux peines que je vous ai causées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raison.

Hélas! à mesure qu'elle m'éclaire, je découvre son impuissance: que peut-elle

ſur une ame déſolée ? L'excès de la douleur nous rend la foibleſſe de notre premier âge. Ainſi que dans l'enfance, les objets ſeuls ont du pouvoir ſur nous ; il ſemble que la vue ſoit le ſeul de nos ſens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En ſortant de la longue & accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier deſir que m'inſpira la nature, fut de me retirer dans la ſolitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas ſans peine que j'obtins de Céline la permiſſion de m'y faire conduire. J'y trouve des ſecours contre le déſeſpoir que le monde & l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maiſon de votre ſœur, ſes diſcours conſolans ne pouvoient prévaloir ſur les objets qui me retraçoient ſans ceſſe la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre, le jour de votre départ & de ſon arrivée ; le ſiége ſur lequel il s'aſſit, la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes lettres, juſ-

qu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avois vu se former, tout faisoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'y reçus à la premiere vue ; je n'y retrouve que l'image de votre amitié & de celle de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyois alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable ; si elle me quitte, je prends des Livres, je lis d'abord avec effort, insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité renfermée au fond de mon cœur, & donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avouerai-je ? les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination, je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même, je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes foiblesses, je ne combats celles de mon cœur, qu'en

cédant à celles de mon esprit. Les maladies de l'ame ne souffrent pas les remedes violens.

Peut-être la fastueuse décence de votre nation ne permet-elle pas à mon âge l'indépendance & la solitude où je vis ; du moins toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le persuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour m'en convaincre : la véritable décence est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage, c'est à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, & mon cœur à l'amitié. Hélas ! quand y régnera-t-elle sans partage & sans retour ?

LETTRE QUARANTE UN.

& derniere.

Au Chevalier Déterville.

A Paris.

Zilia témoigne à Déterville la constante résolution où elle est de n'avoir jamais pour lui d'autres sentimens que ceux de l'amitié.

Je reçois presque en même-tems, Monsieur, la nouvelle de votre départ de Malte & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi! Déterville! après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'espérer que je n'aurois plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence.

A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même instant ? Vous me demandez la permission de me voir, vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés, & vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont le plus opposés, qui m'offensent; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance & de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions, plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes sermens; plût au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat! Mais quand je l'oublierois; fidelle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés: je puis guérir de ma passion, mais je n'en aurai jamais que pour lui: tout ce que l'amitié inspire de sentimens est à vous: vous ne les partagerez avec personne; je vous les dois; je

vous les promets ; j'y ferai fidelle : vous jouïrez au même degré de ma confiance & de ma sincérité ; l'une & l'autre seront sans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentimens vifs & délicats tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir avec une égale franchise le regret de n'être point née en France, & mon penchant invincible pour Aza ; le desir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penser; & mon éternelle reconnoissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames : la confiance fait, aussi-bien que l'amour, donner de la rapidité au tems. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante & d'en chasser l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoissance de vos sciences & de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité; je la reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouïrez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, & je me trouverai heureuse d'y réussir.

Céline, en nous partageant sa tendresse, répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit y manquer : que nous restera-t-il à desirer ?

Vous craignez en vain que la solitude n'altere ma santé. Croyez-moi, Déterville; elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffisant pour varier & renouveller sans cesse des occupations toujours agréables ? La vie suffit-elle pour acquérir une connoissance légere, mais intéressante de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre existence ?

Le plaisir d'être, ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains; cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis, je vis, j'existe*, pourroit seul rendre heureux, si l'on s'en souvenoit, si l'on en jouissoit, si l'on en connoissoit le prix. Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre

ame, & les bienfaits de la nature. Renoncez aux ſentimens tumultueux, deſtructeurs imperceptibles de notre être ; venez apprendre à connoître les plaiſirs innocens & durables ; venez en jouir avec moi : vous trouverez dons mon cœur, dans mon amitié, dans mes ſentimens tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

Fin des Lettres d'une Péruvienne.

TABLE DES LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE.

LETTRE TROISIEME.

LETTRE QUATRIEME.

LETTRE CINQUIEME.

LETTRE SIXIEME.

LETTRE SEPTIEME.

LETTRE HUITIEME.

LETTRE NEUVIEME.

LETTRE DIXIEME.

LETTRE ONZIEME.

LETTRE DOUZIEME.

LETTRE DIX-SEPTIEME.

LETTRE DIX-HUIT.

LETTRE DIX-NEUVIEME.

LETTRE VINGTIEME.

LETTRE VINGT-UN.

LETTRE VINGT-CINQ.

LETTRE VINGT-SIXIEME.

LETTRE VINGT-SEPT.

LETTRE VINGT-HUIT.

LETTRE TRENTE-TROIS.

LETTRE TRENTE-QUAT.

LETTRE TRENTE-CINQ.

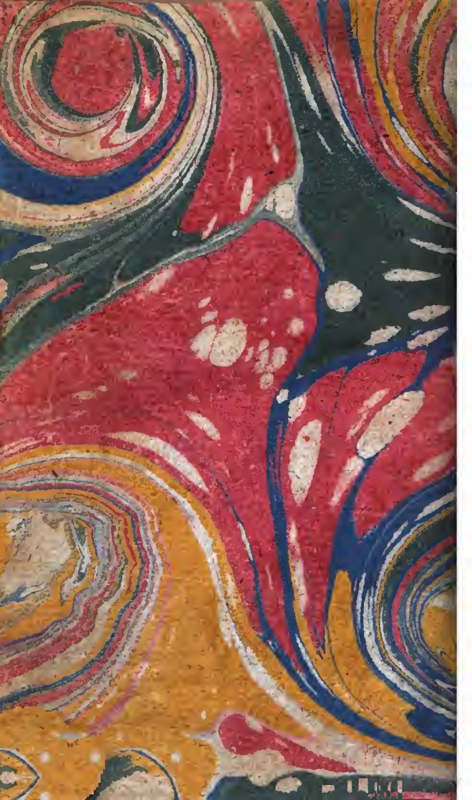
LETTRE TRENTE-SIX.

LETTRE TRENTE-SEPT.

Au Chevalier Déterville, à Malte.

Fin de la Table du premier Volume.








BIBLIOT
SCAFF
PLUTE
N.° CA